



COMPTE-RENDU

LES ACTES DU COLLOQUE MIEUX-ÊTRE ET RÉUSSITES



Animation : par Olivier MORANCAIS.

Ouverture : par Anne-Claire CAMPESE, responsable Unité Territoriale Sud-Est.

Ce colloque illustre l'envie d'impulser des modes de prise en charge inédits pour répondre au plus près des besoins des citoyens, où l'action sociale se conjuguerait avec l'action citoyenne, culturelle, sportive et artistique.

Il est le premier acte d'un travail partenarial de type réseau, prémisse d'une démarche de développement social et local à mettre en place sur l'Unité Territoriale dès le mois de septembre 2007.

Mais ce type de démarche ne peut se réaliser qu'avec le concours de tous : institutions, associations, citoyens et, bien entendu, le personnel de l'Unité Territoriale pour que, au travers de la promotion du mieux-être, se pose pour tous le défi du mieux vivre ensemble.

Si le thème du colloque peut paraître galvaudé, la réussite tient néanmoins une place centrale dans notre société.

Celle qui nous intéresse aujourd'hui est plurielle, elle ne s'exhibe pas. Ce sont des réussites de toutes natures et, si pour certains la réussite ne s'affiche qu'avec des paillettes, pour d'autres se lever le matin, se mettre en marche est également une victoire.

Contribuer aux petites et grandes réussites de chacun d'entre nous se réalise avec la mobilisation de tous. S'allier, c'est mutualiser les richesses.

Trois types d'ateliers inter-actifs émaillent la journée :

1- *Le dépassement de soi : accidents de la vie, reconstruction* : intervenants témoins et chercheurs ;

2- *Rencontres, événements mobilisateurs de force et d'énergie pour tendre vers la réalisation d'un projet de vie* : sept intervenants témoins et chercheurs.

3- *Création d'un réseau sur le territoire Sud-Est : favoriser les partenariats, acquérir une culture de la solidarité.*

LE DEPASSEMENT DE SOI : ACCIDENTS DE LA VIE, RECONSTRUCTION

➤ **Didier CAMBERABERO, sportif de haut niveau**

Dans le sport de haut niveau, mieux-être et réussite sont étroitement liés ; ce qui fait la différence entre un sportif de bon niveau et un sportif de haut niveau, c'est surtout et beaucoup le mental ; pour réussir, il faut être bien dans sa tête.

Dans la vie professionnelle, c'est la même chose que dans un match de rugby ou dans un sport en général ; tout ne se passe pas toujours comme on le veut. A un moment donné il y a un obstacle. Physiquement vous êtes à égalité avec l'adversaire ; ce qui fait la différence, c'est le psychologique, le mental, le dépassement de soi. C'est quelque chose qu'on prend sur soi, qu'on travaille. On passe parfois quinze jours ou trois semaines au fond du trou, on déprime, on n'est pas bien, on ne sait pas ce qu'on va faire.

La confiance en soi est très importante. Elle vient d'abord d'une préparation physique et d'une préparation mentale.

Ce qui est important aussi dans le bien-être et la réussite, c'est l'entourage. Si vous sentez que votre entourage vous fait confiance, vous allez de l'avant. Si vous ne discutez pas avec votre entourage, si vous sentez qu'il y a des critiques, vous allez vous poser des questions et arrêter d'avancer.

Quand on est sportif de haut niveau, on a une reconversion à mettre en place. ; on essaie de se remettre en question, de faire autre chose. On y arrive tous plus ou moins. C'est difficile à vivre. Mais le fait d'avoir su se battre pendant dix, quinze ou vingt ans permet aussi de se battre après.

Il existe des méthodes pour le travail physique, des coaches. Cela existe aussi pour le travail mental. J'ai fait de la sophrologie pendant quinze ans. Il existe d'autres méthodes, il ne faut pas hésiter à les utiliser.

➤ **Tim GUENARD, écrivain, apiculteur, compagnon du Tour de France**

« L'homme est libre de bouleverser son destin pour le meilleur ou pour le pire. Moi, fils d'alcoolique, enfant abandonné, j'ai tordu le cou à la fatalité. J'ai fait mentir la génétique. C'est ma fierté. »

« Le pardon n'est pas une baguette magique. Il y a le pardon du vouloir, et celui du pouvoir. Pardonner, ce n'est pas oublier, c'est accepter de vivre en paix avec l'offense. » (extrait de « plus fort que la haine »).

J'ai été un enfant abandonné. Mon père m'a envoyé trois ans à l'hôpital. Pendant trois ans, je n'ai pas su marcher. Toutes les nuits j'avais un rêve : je me répétais sans cesse : « *je vais marcher* ».

Toutes les nuits, j'ai regardé un petit morceau de papier cadeau, parce que les gens qui sont gâtés reçoivent des cadeaux. Ce petit morceau c'était un train dessiné avec trois wagons remplis de jouets, et un nounours qui faisait coucou. Toutes les nuits je le regardais parce que j'avais l'impression que c'était le seul qui venait me rendre visite, et qui me disait : « *bonjour, Tim* ». Quand je partais des toilettes, j'avais l'impression qu'il me disait : « *bonne nuit* ».

Pendant trois ans, je me suis entraîné à marcher. Les médecins ont voulu savoir pourquoi j'avais autant de volonté, où j'allais la chercher. Je ne me suis fait disputer qu'une seule fois en trois ans, parce que j'ai cassé la bouteille de sérum. Pourquoi je l'ai cassée ? Parce que je la mettais à droite car je savais que, tous les jours, j'allais tomber à gauche.

Je ne leur ai jamais dit mon secret. Mon secret, c'était la haine. Je me suis accroché à la haine. Un jour, un journaliste me dit : « *ce n'est pas beau, la haine. Votre livre est très beau, mais vous avez choisi la haine.* » Je lui ai répondu ; « *Monsieur, quand on a une famille, on s'accroche à sa famille. Il y en a qui s'accrochent à Dieu. Mais si tu ne connais ni ta famille ni Dieu, à quoi tu t'accroches ?* »

La haine, c'est comme un sac à dos ; quand cela devient trop lourd, tu peux le déposer et prendre un autre sac à dos qui s'appelle l'espérance, l'espoir.

Alors, j'ai grandi avec beaucoup de haine. J'ai même vécu dans la rue. Quand j'ai eu la chance de m'en sortir au bout de trois ans, je suis allé à l'Assistance Publique. De là, je suis allé en maison de redressement, puis en maison de correction. J'étais ce qu'on appelle une star judiciaire. Du coup, j'ai vécu trois ans dans la rue, parce qu'on est toujours grand dans sa tête. J'ai vécu pendant un an et demi sous la Tour Eiffel. Après, j'ai changé de standing, je suis allé dormir dans les garages à vélos.

Comment rebondir dans la vie quand on n'a pas de famille ? La vie fait bien les choses ; on fait des rencontres qu'on n'a pas prévues.

Un jour, par exemple, je n'avais pas du tout dormi la nuit parce que, dans le garage à vélos, il y avait beaucoup de rats. Dans la journée, je me suis assis à côté d'un monsieur qui lisait son journal, c'était un clochard, il récupérait les journaux dans les poubelles. Il me dit : « *jeune homme, vous savez où se trouve le Honduras ?* » Comme j'avais une grande bouche, je réponds : « *oui, c'est une station de métro* ». Au lieu de se moquer de moi, il a pris un carnet de sa poche, il m'a montré où était le Honduras sur la mappemonde.

Tous les jours, ce monsieur récupérait des journaux dans les poubelles. Il lisait toujours avec le majeur. Dans la rue, il n'est pas très utile ce doigt ! La seule fois où je l'ai trouvé intelligent, c'est grâce à Monsieur Léon ; il lisait avec ce doigt. Du coup, j'ai suivi avec les yeux. C'est important, les yeux, c'est la météo. Quand vous dites bonjour à quelqu'un, s'il ne vous regarde pas, il ne voit pas la météo.

Aujourd'hui, j'écris des livres qui sont traduits dans vingt-quatre ou vingt-cinq pays. Je n'ai jamais dit merci au monsieur qui m'a appris à lire.

Si je continue à m'en sortir -parce que je crois qu'on n'est jamais sorti d'affaire, la vie est un combat- c'est tout simplement parce que j'ai eu des personnes sur mon chemin. Je suis un voleur. Au lieu de voler des voitures, je vole ce qu'il y a de beau chez les autres.

Vous savez, la pauvreté cela peut devenir une richesse. La seule chose qui peut aider quelqu'un à s'en sortir, parce que j'ai vu le programme, c'est d'inviter les gens dans leur différence. Vous savez pourquoi je suis marié aujourd'hui, que j'ai une femme et quatre enfants ? Tout simplement parce qu'un jour, j'avais un copain qui était différent, il m'a invité chez lui, j'ai regardé son père et sa mère. Quand je suis sorti de chez eux, je me suis dit que plus tard j'aurai une famille

comme cela. La vie ne s'invente pas, elle se découvre. Pour cela, il faut que des gens nous invitent.

N'ayez pas peur de la différence. Chaque effort que quelqu'un fait, c'est comme un paysan quand il sème ; on ne voit jamais un paysan frapper le champ, la récolte vient toujours plusieurs mois ou plusieurs années plus tard.

Merci à ceux qui ne sont pas impatients dans la générosité. Un jour, la récolte sera belle.

➤ **Catherine ARTO, plasticienne**

Souvent ce sont des bonnes rencontres qui vous font changer, mais ce peut être aussi des mauvaises rencontres. Dans ma démarche à la fois artistique et de recherche de spiritualité, que j'ai toujours cherchée puisque dans une démarche artistique il y a toujours cette création et cette mort qui est en permanence, j'ai eu sur mon chemin de mauvaises rencontres, très jeune. A un moment donné, je me suis totalement effondrée, à tel point que je vivais une dépression très forte qui aurait pu aller jusqu'à la mort. C'est à cause de deux personnes qui ont eu une emprise très forte. Je ne vais pas m'étaler très longuement dessus, mais je pense que cela peut arriver à beaucoup. C'était dans ma démarche à la fois artistique et spirituelle.

A un moment donné, il y a une remontée qui se passe. Il faut peut-être aller jusqu'à cet extrême, on ne le cherche pas forcément, mais dans ce cas-là c'est ce qui s'est passé.

Cela m'a amenée ensuite à vouloir revenir à une véritable réalité, à essayer de retrouver la réalité du quotidien, du sol, etc. Pour ce faire, j'ai décidé de créer une société. Cela a été très difficile de passer d'un univers irréel, extérieur, totalement absent -j'étais devenue absente - au concret. J'ai suivi cette démarche de vouloir créer une société, ce qui m'a permis de revenir à une véritable réalité, à me confronter aux autres déjà, et aussi à une réalité sociale.

En partant de là, j'ai voulu faire un lien et une rencontre entre l'entreprise et l'art. Toujours en m'appuyant sur mes propres capacités et domaines, c'est-à-dire l'artistique, la peinture, la musique, etc., j'ai voulu essayer d'aller vers les autres et mettre cela au service de l'entreprise.

Je n'ai pas une vie dramatique, mais je voulais montrer en témoignant que les mauvaises rencontres, et ce qui peut être détruit en nous, peuvent être aussi une base pour rebondir.

➤ **Fabienne STOESEL et Damienne MATTEI** ont créé une association qui tourne autour de la médiation avec des stages de développement personnel, une formation sur la non-violence

- Fabienne Stoesel :

Le témoignage de Tim Guenard rejoint un peu la trame de ma vie qui consiste à dire que la vie, c'est de l'amour.

J'ai commencé à découvrir cela avec mes enfants à l'âge de 24 ans. J'étais tellement bien dans ma bulle, tellement émerveillée dans un apprentissage réciproque, que j'en ai oublié les autres. J'ai déscolarisé mes enfants, c'était un

choix, notre vie était très riche, on a voyagé. Un jour, je me suis séparée. Là, j'ai commencé un autre chemin.

J'ai initié un travail personnel, qui ne pouvait pas être séparé d'un cheminement spirituel. Dans mon mal être et dans la disharmonie qui est arrivée, j'ai découvert un directeur et un instituteur d'école extraordinaires. Nous avons développé un lien de confiance. Cela m'a permis de me rendre compte que la vraie force était à l'intérieur du système et pas à l'extérieur. J'ai quand même été très secouée.

Cela m'a motivée pour participer. Par la suite, j'ai scolarisé mes deux autres enfants. J'ai découvert la communication non violente. Cela a été une révélation. Cela m'a permis de mieux m'exprimer. Cela m'a apporté plus de clarté. Cela m'a permis, par exemple, de voir pourquoi je n'arrivais pas à atteindre certaines choses que je demandais : je ne formulais pas les bonnes demandes.

Par exemple, je disais que j'étais agacée, fatiguée et que j'aimerais bien qu'on m'aide. En fait, rien ne bougeait. Tout le monde continuait tranquillement sa petite vie. Finalement, j'ai précisé ma demande : « *Baptiste, pourrais-tu faire la vaisselle, ou balayer ? Serais-tu d'accord avec cela ?* » A partir de là, j'ai eu plus de résultats. Cela m'a quand même aidé.

J'ai constaté que cette communication non violente était un élément de paix qui permettait vraiment d'intégrer la différence, cette différence que je sentais tellement pour moi par rapport aux autres, et de vivre avec les autres dans la différence. Cela m'a motivée. Je me suis dit que c'était magnifique parce qu'il y a une grande richesse à être ensemble dans la différence.

J'ai suivi ensuite davantage de stages en communication non violente. Entre autres, j'ai découvert la médiation. C'est cette médiation qui m'amène ici. C'est vraiment un élément pacificateur, pour amener la paix dans les conflits. C'est aussi dire que je me sens vraiment plus capable de faire face aux conflits, de voir que c'est un vecteur évolutif.

- Damienne MATTEI

Ce qui a été déterminant pour moi, c'est l'assassinat de mon père. J'avais six ans et demi. A partir de là, ma vie a commencé à être un enfer. J'étais dans la révolte et l'incompréhension. J'ai tourné assez longtemps. Il m'a fallu près de trente ans pour vraiment m'en remettre. Je tournais en circuit fermé dans ma souffrance, jusqu'à ce que cela devienne insoutenable. J'ai fait appel aux autres, j'ai demandé du soutien à travers des stages de développement personnel, à travers une thérapie.

Petit à petit, retrouvant enfin un bien-être physique et mental, j'ai commencé à m'ouvrir aux autres et avoir envie de donner moi aussi mon soutien aux autres comme j'avais pu le recevoir. Puis j'ai découvert la communication non violente, et par la suite la médiation en communication non violente, ce qui nous a réunies avec Fabienne.

Notre désir, dans cette association, serait vraiment de trouver des moyens pour que ces techniques soient accessibles à tous. Je ne sais pas comment, on n'a pas encore trouvé de solutions. L'idée est de pouvoir offrir cette aide, ces outils qui sont extrêmement aidant, qui m'ont vraiment aidée à sortir du mal être, à aller vers l'autre, à pouvoir communiquer. J'ai pu constater dans ma pratique de soutien aux autres combien la communication était une des clefs de la relation à l'autre, d'une importance capitale.

➤ **Maryvonne RIPPERT, écrivain et formatrice**

« Rien n'est écrit. La vie est un don partagé, qu'importe sa durée. Chaque être porte inscrite la combinaison secrète de sa destinée, mais pour qu'elle lui soit accessible, le révélateur, la clef vient souvent du dehors. »

Tout au long de la route, il nous arrive de rencontrer des passeurs de messages : philosophes, mystiques, penseurs, enseignants, mais chacun de nous à tour de rôle se doit de le devenir, à l'occasion, parfois par hasard. C'est la mission généreuse du vivant. » (extrait de « le petit bonheur »)

Finalement, le malheur est très partagé, et assez banal. Quand j'entends les histoires autour de moi, je suis sûre que si on faisait un tour d'horizon dans l'assistance, on aurait une belle collection pour un écrivain.

Je n'ai jamais voulu écrire mon malheur. J'ai perdu un bébé de la mort subite du nourrisson il y a très longtemps, mais j'ai écrit bien longtemps après. L'important pour moi était de sortir du malheur, avec une révolte, celle du vivant. Quand cela m'est arrivé, je me suis dit : *« une enclume me tombe sur la tête, qu'est-ce j'en fais ? »* Je ne voulais pas mourir. Cela a commencé simplement ainsi. Je n'ai pas envie de parler de cela mais de ce qui fait qu'on a envie de vivre. C'est souvent créer. L'envie que j'ai eue, c'était de sortir quelque chose de moi qui était vivant, donc l'écriture.

Je suis auteur jeunesse. Le texte qui a été lu est le seul texte autobiographique que j'ai écrit. Depuis, j'écris pour les enfants. J'aime écrire pour les enfants des choses qui vont leur donner de la force, de l'espoir. Je ne parle jamais de ce malheur-là. Les enfants que je rencontre dans les ateliers ne connaissent pas cette histoire ; cela ne les regarde pas. Ce qui les regarde, c'est ce qu'on peut en faire. J'aime parler de réparation, de consolation, de choses comme cela. Pourquoi écrivain ? Peut-être parce que quand j'étais jeune fille un livre est sorti, qui s'appelait *Les mots pour le dire* de Marie CARDINAL. C'est un livre fort. Cela fait partie des passages, justement. Il y en a eu d'autres. Il y a eu des gens.

J'ai envie de dire qu'il n'y a pas de hiérarchie dans le malheur. Souvent, vous qui travaillez dans le social ou qui êtes dans cette situation de souffrance, vous dites que ce qui est très difficile à supporter, c'est d'entendre : *« ah oui, mais j'ai vu pire »* ou *« cela pourrait être pire »*. Pour la personne qui vit quelque chose de très dur, c'est forcément le pire. Mais il y a aussi en germe ce qui va être le meilleur. Le meilleur, ce n'est pas la commisération, c'est ces mots pour dire et accepter la souffrance de l'autre, et pour en faire quelque chose.

Echange avec la salle :

question : *je voudrais savoir ce qui fait que le moteur de vie passe de la haine à l'amour. Dans votre expérience, qu'est-ce qui vous a fait passer de l'un à l'autre ?*

T.Guenard : Tout simplement, les extrêmes s'attirent. Il y a des dates anniversaires de notre naissance, mais aussi des dates anniversaires de notre souffrance. Il ne faut pas devenir seulement un ancien combattant de sa souffrance. Quand on voit des gens qui ont des choses qu'on n'a pas, cela donne des ambitions. Aujourd'hui, si j'aime c'est tout simplement parce qu'un jour je me

suis dit que, quand je serai papa, j'aurai une ambition : je regarderai mon fils dans les yeux, et je lui dirai que je suis fier de lui et que je l'aime, pour voir ce que cela fait.

Quand on dit à quelqu'un : « *je suis fier de toi* », le lendemain il peut rebondir, pas seulement dans la violence mais aussi relever la tête. Si aujourd'hui je vis l'amour, c'est tout simplement parce que j'ai eu la chance de voir des gens qui le vivaient en vrai. Et quand on voit cela, c'est énervant, mais un jour on y arrive soi-même.

La haine, je m'en suis servi pour être un homme debout. C'est un outil que j'ai eu dans mes mains naturellement. Cela m'a aidé à être un homme debout. Par exemple, j'ai eu la haine pour marcher. J'avais un œil tout abîmé, j'avais reçu un coup de couteau. Toutes les nuits je mettais une allumette. On se moquait de moi. J'en avais tellement marre que je mettais un morceau de coton et je me forçais. J'ai récupéré mon œil parce que j'avais la haine, j'en avais marre de donner des coups de boule à cause de mon œil. Cela m'a aidé, mon œil est redevenu normal.

Par exemple, on dit que 75 % des enfants battus reproduiront plus tard, que ceux qui viennent de famille séparée reproduiront, que les familles d'alcooliques c'est dans les gènes, qu'un enfant violé violera plus tard. J'ai tout gagné à la loterie sans le faire exprès ! Le jour où tu es en forme, tu te dis que tu fais partie des 20 % qui vont modifier les statistiques. Le jour où tu n'es pas en forme, tu te dis que 80 %, c'est très lourd. Si tu n'as pas de la haine, tu n'y arriveras jamais.

Si j'ai eu mon CAP des Compagnons du Tour de France, c'est parce qu'un jour, j'ai voulu montrer au juge qui m'avait fait confiance que j'y arriverai. Quand tu n'as pas de famille et que tu es tout seul, que tu es en retard à l'école, il faut avoir de la haine.

J'étais le 32^{ème} sur 33. Je faisais partie des élèves qui aimaient le fond de classe. C'est bien pour être sculpteur, il faut avoir le sens de la perspective, mais mon rêve était d'être premier. Vous vous rendez compte ? Un 32^{ème} qui rêve d'être premier !

Il m'a fallu trois ans pour être premier. Pendant trois ans, j'ai grappillé des places. La deuxième année, j'étais 2^{ème}, ainsi que la troisième année. Il me manquait un point et demi. Sans le faire exprès, j'ai grillé tout le monde sur la ligne blanche. Le jour où j'ai eu mon enveloppe, je peux vous dire que j'ai eu une immense haine. J'ai serré la main de tout le monde qui était là, les cinq patrons présents m'ont proposé du travail. J'ai regardé mon professeur qui avait été gentil avec moi, je lui ai fait un clin d'œil et je suis parti.

Vous savez pourquoi j'ai réussi dans la vie ? Parce que je suis parti le jour où tout le monde faisait la fête. Ceux qui avaient reçu leur diplôme avaient leur père et leur mère. Moi, j'étais premier, et j'avais un siège pour moi tout seul. Je suis parti dehors, j'ai fait un bras d'honneur, j'ai piqué un vélo chez le marchand, j'ai roulé, j'ai demandé à deux gendarmes s'ils voulaient bien garder mon vélo parce que j'y tenais beaucoup, et j'ai apporté mon diplôme au juge. Je lui avais donné ma parole que je gagnerai.

Trois ans plus tard je lui apportais mon diplôme. Je n'oublierai jamais. Ce qui peut modifier la haine, c'est ce genre de comportement. Le juge a regardé mon diplôme qui était plus facile que le sien. Elle a fait « Roland Garros ». Un juge qui est content, il fait Roland Garros. Un juge qui n'est pas

content, il fait l'essuie-glace. Elle a regardé mon diplôme, elle a mis la main sur ma tête et m'a dit : « *je suis fière de toi.* » Je lui ai rendu le diplôme, elle m'a dit : « *Non, il est à toi.* » Je lui ai dit : « *non, garde-le.* » et je suis parti. J'étais content, cela a été ma première grande victoire : offrir mon cadeau.

J'avais eu la haine pour devenir premier, je voulais dépasser tous ceux qui avaient des parents parce qu'ils avaient des mots d'excuse. On va chercher son moteur où l'on peut. C'est grâce à cela que j'ai pu un jour découvrir l'amour. Quand on aime son travail, quand on aime les gens qui travaillent bien, obligatoirement on devient meilleur.

question : comment arrivez-vous à faire le lien avec cette souffrance que l'on a pu vivre et l'art ? Comment arrivez-vous à traduire cela ?

C. ARTO : L'art, c'est un moyen d'épurer ce que j'ai en moi. On recherche toujours une reconnaissance, on a envie de montrer ce qu'on a fait. Mais l'art, ce n'est pas une fin en soi, c'est aussi un moyen pour essayer de restituer ce à quoi je n'arrive pas. Ce qui est ritualisé devient l'art, un tableau, une création, etc.

C'est à travers une espèce de travail intérieur et ce qu'il en sort. Je dis souvent que ce que je fais, c'est ce qui résulte d'une non-spiritualisation intérieure, d'une non-assimilation. Le fait de faire une création, de peindre ou même de créer des concepts, des installations, est un moyen pour comprendre cela.

Après, on recherche toujours une reconnaissance, on veut montrer, mais c'est un outil, un moyen. On ne fait pas de l'art pour faire du beau uniquement. Le laid peut être esthétique. C'est l'alchimie qui se passe en nous et qui est traduite. J'ai ces moyens-là, des moyens plastiques, des moyens matières. C'est une spiritualisation de la matière, qu'elle soit notre matière humaine ou intérieure, ou qu'elle soit une matière extérieure.

Après, s'agissant de la souffrance que l'on a en soi, travailler nous fait avancer parce qu'on sort quelque chose. On travaille aussi à l'intérieur de soi-même. J'ai travaillé avec des écrivains aussi, je travaille beaucoup par rapport à des textes anciens parce que je veux aussi comprendre. L'art, ce n'est pas que l'intellect, cela passe par quelque chose de l'inconscient : voir comment notre inconscient collectif ou personnel peut traduire, qu'est-ce qu'il en sort.

L'art peut être un lien social. Cela peut être un moyen de connaissance de soi et de connaissance de l'autre. C'est important, c'est souvent négligé.

Quand j'ai créé la société, j'ai voulu rejoindre l'artistique et l'entreprise. Ce sont des mondes presque opposés, mais je voulais essayer de mettre la création et l'art au service de l'entreprise et voir ce que cela pouvait créer, que ce soit par l'esthétique, par sa propre démarche artistique personnelle. On touche aussi le sensible, pas forcément uniquement la compréhension ou des solutions techniques.

Cela crée du lien. Je pense vraiment que des choses plus importantes devraient être faites, avec l'art en tout cas.

question : je voudrais savoir concrètement ce que vous appelez dans votre action la communication non violente, et quelles sont vos actions réelles. J'ai du mal à comprendre.

D. MATTEI : C'est un outil, un processus, un apprentissage de la vie. C'est apprendre à être autrement en transformant notre mode de communication habituel qui passe souvent, surtout quand nos besoins ne sont pas satisfaits, par du jugement, de la critique, des interprétations. C'est pouvoir transformer cela en termes de sentiments et de besoins, voire aller jusqu'à une demande précise comme l'exemple que donnait Fabienne tout à l'heure.

Le but est de reprendre un peu le pouvoir sur ce que je peux faire de mon côté pour m'aider à satisfaire mes besoins, et le dire et aussi entendre l'autre, entendre derrière un jugement, une critique quel pourrait être le besoin non satisfait. Du coup, cela amène à une écoute et une communication vraiment basées sur les besoins.

Ensuite, c'est laisser la place à la créativité de chacun pour voir comment faire pour satisfaire nos besoins respectifs, les besoins des uns et des autres en même temps.

question : c'est le mot « violence » qui me gêne.

D. MATTEI : on peut l'appeler communication empathique, si vous préférez ;

question : ce qui me gêne, c'est le mot « violence ». Pourquoi « non violent » ? Est-ce parce qu'on associe les mots critique, jugement à un phénomène de violence ? Peut-on la doser dans ce cas-là ?

D. MATTEI : Dans la communication non violente toutes nos réactions, nos colères, nos silences partent de l'intérieur de nous, c'est-à-dire de quelque chose qui nous appartient. Ce n'est donc pas l'autre qui détient la clef de notre colère ou de notre joie. C'est notre besoin, par exemple le besoin de se reposer, le besoin d'aide, de soutien.

A partir de là, dans la relation, la difficulté ne repose pas sur l'autre mais nous appartient. Il nous appartient de le mettre en communication, de l'exprimer par un fait concret, c'est-à-dire que ce n'est pas un jugement. On ne va pas dire : « *ta chambre est en désordre* » mais : « *quand je veux aller jusqu'à la fenêtre et qu'il faut que j'enjambe dix livres, le cartable, etc., je me sens vraiment mal à l'aise.* » On s'explique en prenant des faits. C'est très difficile en réalité d'exprimer des faits.

On donne le sentiment, on dit comment on se sent avec cela et de quoi on aurait besoin. Le besoin nous appartient à nous, et ce n'est pas forcément le même besoin que l'autre. A partir de là, on peut faire une demande, une proposition par rapport à notre besoin. En même temps, on écoute aussi le besoin de l'autre, cela nécessite vraiment une envie de connexion et de coopération avec l'autre personne.

Synthèse de l'Atelier :

par **Jean-Pierre THOMASSET**, psychologue clinicien

Je voudrais souligner d'abord le lien dans le titre même de ce colloque qui est fait entre l'être et la réussite. C'est quelque chose qu'on ne rencontre pas souvent. La rencontre d'aujourd'hui s'appelle un colloque. En principe, un colloque c'est un lieu où l'on transmet du savoir. Il y a des gens qui savent à la tribune, qui expliquent à d'autres qui sont censés ne pas savoir ce qu'il faudrait savoir.

Ce qui vient de se passer maintenant ne relève pas du savoir mais du savoir être ; on retrouve le titre. Les témoignages qui viennent d'avoir lieu, aussi bien à la tribune que dans la salle, témoignent d'une autre forme de savoir qui peut s'échanger. Elle peut être le point de départ de votre idée de faire une trame d'un réseau qui permettrait d'inventer ensemble de nouvelles façons de résoudre les difficultés auxquelles les uns et les autres sont confrontés.

Cela me fait dire que la personne la plus importante, me semble-t-il, dans cette salle c'est la charmante sténotypiste qui ne laissera rien passer de tout ce qui est en train de s'inventer entre nous.

Je salue cette forme particulière d'inventer ensemble du savoir plutôt que de déférer à je ne sais quelle expérience.

Je voudrais distinguer deux choses qui sont apparues dans les témoignages : l'action de la bonne rencontre et l'action de la mauvaise rencontre. C'était vraiment au cœur de ce qui a pu être amené.

Plusieurs ont dit que c'est la bonne rencontre qui leur a permis de changer quelque chose dans la direction de leur vie. Cela peut être la rencontre avec une personne, avec un livre, un texte. L'on voit bien que chacun a inventé sa propre forme de rencontre. Cela a été évoqué comme un cadeau de la vie.

La personne qu'on rencontre, fut-elle dans la rue, on l'appelle Monsieur Léon. On entend à quel point la dimension de la rencontre donne à l'autre une dimension qui fait que, désormais, on va le nommer par ce terme de respect : Monsieur Léon.

C'est quand on n'a pas peur de la différence que la rencontre devient possible. Cette peur-là empêche cette bonne rencontre.

Il y a aussi un témoignage sur le fait qu'une mauvaise rencontre, une séparation, peut aussi être l'occasion d'un renversement dans sa vie. Cette dialectique est intéressante. Il ne faut pas se fixer le but d'attendre la bonne rencontre pour changer quelque chose dans sa vie, se dire qu'on n'a pas de chance parce qu'on n'a jamais fait la bonne rencontre donc on n'a rien pu changer. Un témoignage dit aussi qu'on va changer avec une séparation subite ou avec quelque chose qui a été difficile et qui rend possible la bonne rencontre. C'est tout à fait intéressant de voir que, parfois, il faut en passer par la mauvaise rencontre pour créer les conditions pour que la bonne rencontre ait lieu.

J'en viens à l'art, parce que certaines choses qui ont été amenées sont essentielles, et notamment, et cela ne peut que tinter à l'oreille d'un psychanalyste : c'est avec les résidus qu'on fait du beau. C'est un cadeau qui est fait là.

Ce qui fait qu'on peut accéder à quelque chose de l'ordre du beau, ce n'est pas forcément quand on est riche de l'éducation ou d'une bonne famille qui nous a bien élevés, mais c'est peut-être avec les restes inélaborables d'une autre manière qu'on va pouvoir créer du beau. C'est important dans ce qui a été amené ce matin.

Puis cette phrase aussi : ce qui fait qu'on a envie de vivre, c'est ce désir de créer. Je dis bien que ce n'est pas un lieu de savoir, mais je vais en faire un peu quand même. Ce qui a été amené ce matin évoque ce que Boris CYRULNIK appelle la résilience. Il s'appuie sur cette caractéristique de certains matériaux qui, quand on les déforme, ont tendance à spontanément retrouver leur forme première, donc auraient en eux-mêmes les ressources pour régler la question qui est la leur. On entend cette dimension-là.

J'en arrive à la dimension inverse qui a été aussi évoquée, pour laquelle j'ai été obligé d'inventer un mot, que j'appelle la « concilience ». C'est ce phénomène psychique qu'on rencontre de plus en plus aujourd'hui, qui consiste à dire que c'est à cause de ce qui s'est produit dans le passé que ce que je fais aujourd'hui doit être excusé. Si je bats mes enfants, c'est parce que j'ai été battu quand j'étais petit. Si je bois, c'est parce que mon père buvait. C'est donc une espèce d'excuse *a priori*, qui fait que les gens concilient le passé avec le présent et disent que tout ce qui leur arrive aujourd'hui vient de leur passé.

Ce qui s'est entendu dans cette première partie de la matinée, c'est que c'est justement ce phénomène psychique qui va empêcher que quelque chose

puisse bouger dans l'avenir du sujet. Quand on intervient dans le champ social, il faut être très attentif parce que les connaissances psychologiques se diffusent tellement rapidement maintenant dans le public, que les gens savent très bien utiliser ces phénomènes théoriques pour excuser leurs actes courants.

Je reviens sur ce grand débat sur la haine. C'est important de distinguer les mots et de savoir dans quel registre ils fonctionnent.

Le désir, on sait que c'est un fonctionnement psychique qui s'articule au manque. Le désir, ce n'est pas un sentiment, ce n'est pas une émotion, c'est quelque chose qui nous met en mouvement, qui nous pousse du seul fait qu'on manque. C'est parce que j'ai manqué d'amour que je suis allé voir chez les autres comment cela se passait, pour pouvoir un jour moi-même accéder à cette dimension d'amour.

On ne peut pas mettre le désir sur le même plan que la haine, la rage, la révolte. Il faut distinguer ce qui relève des sentiments de ce qui relève des phénomènes psychiques qui nous mettent en mouvement. Quand on écoute Tim GUENARD, c'est plus de la rage dont il s'agit que d'une haine qui passerait par la destruction de l'autre pour régler son propre problème. La solution du conflit ne passe pas forcément par la violence.

Je termine sur ces deux vers du poète allemand HOLDERLIN parce qu'il me semble que, dans les pratiques sociales, on a longtemps eu l'idée que, quand il y a un problème quelque part, la solution se trouve ailleurs. C'est pour cela qu'on a fait des centres sociaux, de préférence pendant un certain temps plutôt loin de la population. Quand on avait un problème, qu'on ne pouvait pas payer sa facture d'électricité, il fallait courir à l'autre bout du département pour demander la solution. Quand les enfants sont battus chez eux, on les place et on les met ailleurs en pensant que c'est dans cet ailleurs que la solution s'élaborera.

Je vous laisse en cadeau ces deux vers d'HOLDERLIN : « *C'est là où se trouve le danger que croît ce qui sauve.* »

RENCONTRES, EVENEMENTS MOBILISATEURS DE FORCE ET D'ENERGIE POUR TENDRE VERS LA REALISATION D'UN PROJET DE VIE :

les témoins :

- **Vincent DIDIER**, garde forestier, responsable des forêts publiques du canton de Villeneuve-de-Berg, écrivain et spécialiste du bagné, auteur d'un ouvrage sur la vie d'Henri CHARRIERE, ardéchois dénommé PAPILLON.

J'ai été intéressé par beaucoup d'éléments. On peut aborder ce personnage sous des angles très différents. Son parcours est absolument prodigieux. Il a connu toutes les facettes de bonheur et de malheur que l'on peut connaître dans une vie, avec des extrêmes absolument incroyables. Mais c'est aussi la complexité du personnage, des paradoxes impressionnants, qui font qu'Henri CHARRIERE est Henri CHARRIERE, un personnage unique, et qu'il a utilisé ces facettes de façon différente à certaines périodes de sa vie, d'où un personnage complexe. C'est cette complexité qui m'a intéressé.

Le personnage suscite beaucoup de questions. C'est comme cela que l'on peut arriver au cœur du débat. Comment peut-on, quand on a dix ou douze ans et qu'on est un enfant heureux, dans un cadre particulièrement protégé en Ardèche, évoluer quelques années après dans le milieu parisien et se retrouver condamné au bagné à perpétuité ? Inversement, comment, quand on a subi treize ans de détention, dont onze de bagné et deux dans les fameuses cellules Saint-Joseph, peut-on s'en sortir et refaire sa vie ?

Il y a trois périodes de sa vie pour y répondre :

1- Les cellules Saint-Joseph. Saint-Joseph est une petite île qui fait partie des îles du Diable à une quinzaine de kilomètres au large de Kourou. Henri CHARRIERE est condamné à deux ans de détention. La règle d'or de cette prison est le silence. C'est-à-dire que rajouter à l'enfermement d'une cellule de deux mètres sur trois, le silence est la règle d'or. Or quand le silence est prolongé, il rend fou.

Personne n'a pu vivre plus de cinq ans dans cette cellule. C'est pour cela qu'on l'appelle « la mangeuse d'homme ». Henri CHARRIERE va devoir y vivre deux ans. Il explique très bien comment il va s'en sortir. Il se couche sur le flanc, met une couverture sur la tête et part dans les étoiles, lesquelles ne sont rien d'autre que l'Ardèche et son enfance. Il se revoit à Pont d'Ucel jouer avec ses compagnons de l'époque et il revoit tous ses souvenirs de l'Ardèche.

Il a un désir de vengeance aussi parce qu'il estime avoir des comptes à régler avec la justice de son pays. C'est quelque chose qui le tient assez pour le faire tenir dans cette cellule.

2 - Le Venezuela. On est en 1944, il vient de s'évader une seconde fois. Il a d'ailleurs payé sa deuxième évasion par quelques mois de détention dans un nouveau camp au Venezuela. Il est libre mais extrêmement affaibli, totalement édenté, sans relation et sans argent.

Là, c'est je crois l'estime de soi - on est tout à fait au cœur du débat - qui va lui permettre de redémarrer. Il n'a pas oublié qu'il reste Henri CHARRIERE, le fils de Joseph CHARRIERE, instituteur à Pont d'Ucel. Il n'a pas oublié les préceptes appris à l'école primaire. Il va se baser sur ses souvenirs d'enfance pour repartir.

3 - Le succès du livre en 1969. Ce succès va le rendre riche. Il aura même un côté paillettes assez affirmé à cette période, mais cela lui permettra aussi de faire des rencontres, notamment avec des intellectuels français comme Robert LAFFONT, Jean-François REVEL, etc. Dans le cadre de déjeuners, ils pourront avancer certains mots, certaines phrases, qui déclencheront chez lui une espèce de psychothérapie très individuelle et particulière. A 60 ans, quelques années avant de mourir, il va vraiment prendre conscience de son parcours, de ce qu'il a été, du cheminement qu'il a effectué, etc.

Il parlera d'ailleurs durant cette période très intéressante de régénération. Lui parlera de régénération par rapport à la résilience, tout simplement parce qu'il n'avait pas des heures de psychothérapie derrière lui.

➤ **Patrick PARTOUCHE**, musicien, formateur et créateur d'une chorale intergénérationnelle.

Je suis musicien parce que j'ai rencontré beaucoup d'amis quand j'étais jeune qui faisaient de la musique. Le plaisir de jouer avec eux est ce qui a motivé principalement mon envie de jouer de la musique. C'était peut-être le seul plaisir que je pouvais avoir à cette époque-là, quand j'avais entre quinze et dix-huit ans. J'étais plutôt nihiliste, c'est-à-dire que je ne croyais en rien. Je profitais du moment présent.

Jusqu'au jour où j'ai eu une sorte de petite révélation grâce à un musicien que je peux nommer ici : John Lemaire(?). C'est un très grand musicien, mais surtout un humaniste. J'ai eu l'occasion de le rencontrer. Grâce à lui j'ai eu un peu la révélation, je ne sais pas si l'on peut dire du beau ou de l'esthétique mais cela a bouleversé tout ce que je pouvais avoir de néant ou de rien en moi à cette époque-là, bien que ma vie au départ ait été très banale. Je n'ai pas de malheur spécifique, j'ai eu des parents, tout ce qu'il fallait.

Je me suis rendu compte que la musique me permettait de communiquer plus facilement avec les autres. Cela m'a fait intérieurement grandir. Par la suite, je me suis servi de la musique pour essayer d'avoir des relations un peu différentes avec les autres. Les musiciens ne seraient peut-être pas contents qu'on dise qu'on se sert de la musique ; en principe, il faut servir la musique, dit-on.

Au fur et à mesure de ma croissance en tant que musicien, j'ai eu des occasions de travailler dans des cadres sociaux. J'ai travaillé longtemps dans une MJC en milieu urbain dans le Rhône à Bron, où j'ai été confronté à des situations un peu diverses. Je vais en parler, notamment d'une.

J'ai été amené à jouer avec d'autres musiciens dans un hôpital psychiatrique, Le Vinatier à Bron. J'ai joué devant des personnes qu'on dénommait débile profond, avec qui j'ai eu une relation extraordinaire. J'en ai encore le souvenir, l'image en moi. Je me rappelle toujours d'une personne qui était dans son fauteuil, qui avait un regard fixe sur nous. J'étais profondément troublé. J'ai eu l'impression que c'était lui qui faisait le concert et pas moi. Il me renvoyait quelque chose d'énorme. Ce qui m'a le plus conforté, m'a fait croire en quelque chose, c'est-à-dire en la relation humaine, c'est que je l'ai senti apaisé, tranquille.

Avant d'entrer, on sentait ces personnes-là un peu excitées, bizarres. Et là d'un seul coup je les ai senties apaisées, presque en communion entre elles et

nous. C'était très marquant pour moi. Cela a encore fait avancer et germer l'idée que la musique sert réellement, en ce qui me concerne, à développer et faire évoluer les relations entre les hommes.

D'autre part, j'ai eu à sensibiliser des jeunes qui habitaient dans des quartiers défavorisés et qui n'avaient pas *a priori* accès à la musique ou aux pratiques artistiques parce que cela coûte cher, parce que c'est une autre culture, cela ne correspondait pas à l'environnement dans lequel ils vivaient. On nous a demandé d'aller dans les quartiers pour faire des animations.

La première fois que nous sommes allés dans les quartiers, nous avons fait une batucada, un orchestre de percussions brésiliennes. On s'est « planté ». On s'est fait sortir, on nous a dit de partir, qu'on ne voulait pas de nous. Cela a été assez dur comme réaction. Cela m'a quand même fait réfléchir. On a eu l'impression qu'on venait leur apporter quelque chose dont ils n'avaient pas besoin *a priori*.

Après on a réfléchi, on s'est dit qu'on n'avait pas utilisé la bonne méthode. Il fallait peut-être travailler avec des gens qui sont plus en lien avec cet environnement. On a donc travaillé avec les centres sociaux qui avaient des animateurs de proximité qui connaissaient bien les jeunes en question. Ils nous ont dit qu'il fallait faire une autre approche, les rencontrer peut-être individuellement, qu'ils viennent à nous.

Nous avons réussi à trouver une dizaine de jeunes qui avaient entre douze et dix-huit ans, qui ont eu envie de participer avec nous à la musique. On a construit quelque chose et on leur a donné des moyens. Nous avons bénéficié d'aides de la politique de la ville, ce qui nous a permis de leur mettre à disposition des instruments de musique, des locaux. Finalement, ils sont arrivés à se construire et ils ont fait eux-mêmes leur batucada. Le résultat c'est qu'ils venaient animer dans les rues leur propre musique.

➤ **Ingrid BODENES**, animatrice sportive. Grâce au sport, elle a pu reconstruire une partie de sa vie. Elle est extrêmement heureuse de pouvoir transmettre un certain nombre de valeurs et de façons de vivre et de fonctionner, toujours grâce au sport.

En 2004, l'animatrice de gym où j'allais prendre mes cours de gym me regarde et me dit : « *pourquoi tu ne deviendrais pas animatrice de gym ?* » Il faut savoir que je n'étais absolument pas sportive. J'étais allée suivre des cours de gym parce que j'étais en pleine dépression et qu'il fallait que je sorte de chez moi.

Je suis rentrée chez moi, j'ai appelé tout de suite la fédération pour connaître les démarches à suivre. Il y avait des tests sportifs, des tests écrits, oraux. L'oral et l'écrit se sont bien passés, mais pour les tests sportifs, quand on n'a jamais fait de sport, c'est un combat.

J'y suis allée en juin, j'ai raté le test. J'y suis retournée en octobre, je me suis entraînée pendant trois mois, pour réussir les tests. Je suis partie dans cette formation avec tout à apprendre, non seulement toutes les connaissances sportives, physiques, physiologiques mais en plus l'animation. Parce que pour être animatrice, il faut savoir animer.

J'ai commencé en octobre 2004 et, en juin 2005, j'avais mon diplôme adultes.

La deuxième année, pour élargir le public j'ai passé mon diplôme seniors. En 2006, j'ai eu mon diplôme adultes seniors. Dans l'année 2006-2007 j'ai fini ma première année d'animation avec beaucoup de bonheur.

Pendant douze ans de ma vie, j'ai complètement détruit mon corps. J'ai été détruite toute petite à la naissance, et en grandissant je trouvais beaucoup de moyens pour me détruire, pour être gaie surtout : l'alcool, la drogue, qui donnent la sensation d'être joyeux, au début. Mais il n'empêche qu'après on en devient dépendant. Cela a duré douze ans.

J'ai fait une formation de shiatsu, c'est un art thérapeutique japonais qui a été une thérapie pour moi. Avec le sport, je me suis rendue compte que naturellement on a tout ce qu'il faut dans notre corps pour être joyeux. C'est quelque chose d'essentiel dans la vie d'être joyeux.

J'exerce beaucoup de disciplines ; je m'entraîne toujours. Dans chaque séance, quand j'anime c'est vraiment dans le but de donner la possibilité de trouver cette joie. Le sport ce n'est pas que physique, cela bouscule, on libère beaucoup d'endorphines donc cela donne beaucoup de joie.

Toute cette destruction qui a duré douze ans de ma vie me sert aujourd'hui à gagner ma vie et à donner du plaisir aux autres. C'est un basculement que je n'aurais jamais imaginé, parce que je n'ai jamais pensé être une animatrice sportive.

➤ **Yves-Marie CLEMENT**, enseignant en lettres et écrivain

J'ai une double casquette, je suis enseignant en lettres histoire et également écrivain, mais j'en porte d'autres : je pratique le judo depuis une trentaine d'années, je l'ai enseigné, je voyage également. J'ai vécu outre-mer en Guyane pendant dix ans. Je suis allé plusieurs fois me recueillir dans la cellule de PAPILLON et dans d'autres cellules, dont celle de M. SEZNEC. Je suis allé à l'île Saint-Joseph, l'île Royale, j'ai essayé de comprendre comment on avait pu faire cela à des hommes.

On a parlé beaucoup de reconstruction depuis le début de cette séance. Je voudrais parler un peu de construction, tout simplement, en tant qu'écrivain puis en tant qu'enseignant.

Quand on est écrivain pour la jeunesse comme Maryvonne RIPPET et moi-même, on est beaucoup sollicité pour intervenir dans les classes. On pourrait passer son année à aller dans les classes, on pourrait même arrêter d'écrire. On va dans les classes pour deux raisons :

- soit pour rencontrer des lecteurs, les enfants, les grands qui ont lu nos histoires, et pour essayer d'en discuter, de dialoguer, de reconstruire du sens par rapport aux histoires qu'on a écrites ;
- soit pour mener des ateliers d'écriture.

Je fais les deux. J'interviens souvent auprès des lecteurs mais aussi pour mener des ateliers d'écriture. Je le fais avec beaucoup de bonheur, sachant que c'est l'écriture et la lecture qui permettent à l'enfant de se construire.

Les ateliers d'écriture que je préfère sont les ateliers d'écriture collective où j'essaie de mettre en œuvre l'écriture d'une histoire entière du début jusqu'à la fin, pour construire et créer une vraie histoire. On commence par trouver une idée ensemble, par rédiger une trame ensemble, un schéma narratif, puis on mène

l'histoire à son terme jusqu'à la publication. La publication se fait toujours au niveau local.

Dans une classe de 30 élèves, on va publier une cinquantaine de livres. Les livres sont faits pour être lus, ce n'est pas simplement un travail gratuit comme on peut faire de la musculation simplement pour se muscler. Je considère le travail d'écriture comme quelque chose qui doit aboutir. Il y a donc un objectif final : le livre qui est écrit par les enfants va être lu par d'autres enfants, par des adultes, va être mis au CDI, à la bibliothèque, etc.

Je l'applique également dans mon métier d'enseignant. Pour moi l'écriture et la lecture sont des activités vraiment capitales. J'essaie de le faire dans le plaisir. Le plaisir est quelque chose d'essentiel. On n'apprend rien à contrecœur disait BACHELARD, c'est banal, cela paraît une évidence mais elle est réelle.

J'essaie de donner aux élèves dans mon métier d'enseignant l'envie, le goût de la lecture, de l'écriture. Dans notre métier d'enseignant de lettres ou d'histoire, mais surtout de lettres, on utilise souvent des fragments de texte. Notre enseignement est parcellisé. Pour donner le goût de la lecture, le goût de l'écriture, je pense qu'il faut aller au bout des choses. Je viens souvent en classe avec une valise pleine de romans, chacun en choisit un, le lit à sa guise, le travaille à partir du texte qu'il a choisi, etc.

Quand j'écris avec les élèves, il est évident que je fais des exercices courts, qui vont permettre de comprendre un point de grammaire, un point de syntaxe, mais j'essaie également de faire des écritures longues. L'année dernière, j'ai participé à un concours de nouvelles sur la commune de Montélimar. On a pris le temps avec quatre classes d'écrire une nouvelle par classe. Une des classes a eu la chance de remporter le premier prix, donc c'est une satisfaction. C'est aller au bout des choses. C'est essentiel.

Echange avec la salle :

question : qu'est-ce que vous vous êtes dit quand votre professeur de gym vous a dit : « *pourquoi tu ne serais pas animatrice toi aussi ?* » C'est vraiment l'élément clef de la rencontre.

I. BODENES :

C'est le regard d'une personne sur soi qui nous donne confiance. Cette personne a ressenti cela. Je n'ai pas eu un environnement familial de cette sorte. Le fait qu'elle me dise cela signifiait que j'en avais les capacités, elle les avait reconnues ; moi pas du tout, mais elle oui.

Ce qui est très drôle c'est que cette personne avait décidé sa succession, elle avait décidé d'arrêter d'animer, et j'ai compris qu'elle m'avait choisie comme successeur. J'ai récupéré cette année ses séances de gym. Je lui serai reconnaissante toute ma vie. Les personnes qui viennent dans les cours m'ont dit en fin d'année que j'avais réussi à leur faire oublier Michèle.

C'est donc vraiment que cette personne a eu confiance en moi. Et j'ai saisi l'opportunité. Peut-être que ma vie était assez ouverte à ce moment-là. Je cherchais un métier.

C'est une rencontre, mais la vie n'est faite que de rencontres.

Avant j'ai fait une formation de shiatsu parce que je pensais être praticienne. C'est un art thérapeutique japonais. Finalement, au bout de deux ans je me suis

rendue compte que je n'avais pas encore assez de force et pas une vie personnelle assez équilibrée pour prétendre travailler sur les autres et être thérapeute. Quand je me suis rendue compte de cela, il fallait qu'autre chose s'ouvre. J'ai rencontré la bonne personne. C'est une rencontre, mais le shiatsu a aussi été une rencontre.

question : est-ce que quelqu'un a pu prendre confiance en lui sans l'aide de quelqu'un d'autre, parmi les intervenants qu'on a entendus jusqu'à présent ? On est obligé de faire une rencontre pour avoir ce déclic de la confiance en soi ?

I. BODENES : Si on est des milliards sur terre, il n'y a pas de hasard. Je ne vois va pourquoi on avancerait tout seul quand on peut avancer à plusieurs. On est déjà seul dans notre unicité, oui, on est des êtres uniques, mais qu'est-ce qui fait qu'on avance plus vite et plus rapidement ? C'est la force d'être plusieurs, sinon on ne serait pas des milliards sur terre. C'est ma vision des choses. C'est ce qui m'a toujours accompagnée dans mon parcours. Depuis que je suis petite, j'ai beaucoup été seule, énormément. J'ai toujours eu une petite voix intérieure qui me disait : « *la vie, ce n'est pas cela.* » J'aurais pu mourir des dizaines de fois, et toujours cette petite voix me disait que la vie ce n'est pas cela. Effectivement, la vie ce n'est pas être seul.

M. PARTOUCHE : C'est toujours très facile de conseiller les autres sur comment être mieux, et c'est très difficile pour soi-même. On va facilement dire à l'autre qu'il devrait faire comme cela, qu'il a tout le potentiel pour le faire, qu'il a le physique, le mental, tout ce qu'il faut, qu'il doit se lancer, lâcher. Quand on le dit à l'autre, c'est facile. Mais quand on se le dit à soi-même, il y a tout de suite une peur qui intervient. On se le dit, mais on ne le fait pas. Certains le font, j'appelle cela des génies, ceux qui arrivent à sortir du carcan, du quotidien. Mais pour arriver soi-même à sortir et imaginer peut-être le potentiel qu'on a, qui n'est peut-être pas du tout celui qui est exploité et dont on fait notre quotidien, c'est le plus dur. Les rencontres servent peut-être à cela.

C. ARTO : Pour moi, cela a été une mauvaise rencontre mais aussi un métanoïa, un renversement. A un moment donné, il y a un renversement et on le fait sur soi-même. A un moment j'ai dit que je ne pouvais y arriver que par moi-même. C'était lié à des personnes, il y avait un lien avec eux, et c'est dans le renversement, en me disant que j'avais la force en moi-même, et en reprenant mon indépendance qu'il y a eu un renversement, un changement.

question : à Patrick PARTOUCHE et Yves-Marie CLEMENT. Vous êtes dans un rôle de passeur par rapport à votre art. J'aimerais que vous parliez un peu plus de cela, quand on est dans ce rôle d'écrivain, de musicien et qu'on accepte de laisser un peu en arrière-plan son propre fonctionnement d'auteur ou de musicien pour faire passer quelque chose de fort aux enfants ou aux jeunes.

M. PARTOUCHE : Je n'avais jamais pensé au rôle de passeur. C'est curieux. En revanche, j'ai toujours eu l'impression d'être dans un cadre de transmission. C'est sans doute la même chose mais le mot passeur me plaît davantage. Non pas dans le sens où je connais quelque chose que j'ai à transmettre, c'est plus la passion et le feu qui peuvent m'animer à jouer de la musique qu'il m'intéresse de transmettre à l'autre plutôt que les notes d'une partition.

Je suis également enseignant en école de musique. Lorsque les yeux des élèves brillent, non pas parce qu'ils ont fait une prouesse musicale fabuleuse mais parce

qu'ils ont eu le plaisir de jouer quelque chose, c'est un bonheur qui m'est renvoyé systématiquement.

Dans mon village, nous avons créé une chorale intergénérationnelle. Nous ne sommes pas très nombreux, une centaine d'habitants et une vingtaine de choristes. Ce sont tous des habitants du village. C'est fabuleux. Ce sont des personnes qui *a priori* ne se rencontrent pas au quotidien dans le village.

C'est peut-être le mot passeur, mais c'est aussi le mot lien. J'ai pu être là à ce moment-là, et cela me renvoie quelque chose d'heureux pour moi. C'est le lien entre toutes ces personnes. Je les vois revenir toutes les semaines, et chaque fois c'est un miracle, elles sont encore là, c'est merveilleux. Je ne peux pas vous en dire plus, je ne sais pas exactement ce qui se passe.

M. CLEMENT : Oui, j'ai l'impression d'être un passeur, de faire passer des messages, mais aussi d'aider à la construction de mes lecteurs. Dans les rencontres j'en ai parfois des preuves touchantes. J'ai écrit une trilogie sur l'adoption. Il y a peu, une élève est venue me voir à Lyon à la fin de la rencontre et m'a dit qu'elle s'était retrouvée dans le personnage, que cela l'avait aidée à comprendre des choses.

➤ **Charles BECHERAS**, aumônier de prison.

Je suis aumônier à la maison d'arrêt de Privas depuis sept ans. J'ai la responsabilité de l'ensemble des aumôniers sur la région pénitentiaire de Lyon, c'est-à-dire les dix-neuf établissements de la région qui comptent 6 000 détenus.

La conviction fondamentale de l'aumônerie est d'abord de travailler dans les règles, c'est-à-dire les règles du Code de Procédure Pénale qui nous situent dans le volet de réinsertion à cause de la dimension spirituelle des personnes que nous rencontrons. Notre conviction fondamentale, c'est que la sanction et la peine qui sont prononcées lors d'un jugement ne doivent jamais être la vengeance de la part de la société, mais plutôt un temps donné à une personne pour qu'elle puisse travailler sur elle-même pour retrouver sa vocation d'homme libre, sa vocation d'homme qui gère ses actes.

Ce n'est peut-être pas toujours ainsi que cela se passe et ce n'est pas forcément la faute de la justice, ni forcément la faute de l'administration pénitentiaire. C'est parfois la faute de notre imaginaire collectif, mais on pourra y revenir.

La mission de l'aumônerie en prison est la suivante. Nous avons travaillé pendant deux ans avec les détenus, nous avons fait un travail en rencontres collectives avec les détenus dans les prisons de France. Nous sommes arrivés à deux points essentiels, je résume :

- Le travail d'aumônerie, ce sont des personnes qui sont envoyées pour rencontrer et réfléchir avec les personnes détenues. Toute rencontre -c'est soit de la rencontre individuelle, soit de la rencontre collective- engage profondément les personnes qui participent, à la fois l'aumônier qui entre et le détenu qui reçoit l'aumônier.

- Nous sommes dans un entretien, un entre-deux personnes qui joue sur la parole, et on va essayer de créer ce climat nécessaire de confiance pour que la parole puisse se libérer, se dire. Une parole qui va permettre de nommer d'abord tous les manques, nommer tous les désirs, toutes les soifs, toutes les ruptures que les personnes ont vécues. Celui qui visite est engagé de la même

façon dans cette rencontre. On arrive à un compagnonnage, à une complicité nécessaire pour pouvoir aller véritablement au fond de cette rencontre.

La réflexion, c'est plus ce qui va permettre à la personne détenue, mais aussi à celui qui est en face parce qu'il est engagé dans la rencontre, à se connaître, se reconnaître et puis découvrir petit à petit sa responsabilité dans les actes qui ont été commis, et aussi la souffrance que peuvent avoir les victimes en face. C'est absolument nécessaire si l'on veut aller au bout de la rencontre.

Je prendrai simplement l'exemple d'un homme qu'on va appeler Serge. C'est quelqu'un de 40 ans, je l'ai rencontré pendant pratiquement deux ans et demi, deux ans avant son procès et six mois après, pour des actes assez lourds, tout à fait condamnables. Je l'ai rencontré l'équivalent d'une demi-heure à trois quarts d'heure toutes les semaines pendant deux ans. Cela veut dire qu'on arrive à rentrer véritablement dans l'intimité l'un de l'autre, parce qu'on est obligé de se livrer. C'est quelqu'un qui est arrivé complètement à nommer tout ce qui a pu le conduire à cet acte, à nommer et reconnaître toute la souffrance des victimes, et aujourd'hui à se reconstruire dans un avenir.

Tout à l'heure on parlait de la rencontre. C'est quelqu'un qui nous a dit, aux autres intervenants et à moi, qu'il a 40 ans et qu'on est les premiers avec lesquels il peut parler. Pas de parents présents, pas de rencontre affective solide qui l'ont construit. C'est quelqu'un qui n'avait pas pu rencontrer quelqu'un. Ce travail de rencontre est donc absolument nécessaire.

Pour terminer, je formulerai deux ou trois convictions qui me paraissent indispensables :

- Toute personne n'est jamais réduite à un acte qu'elle a commis. Toute personne vaut toujours plus que les actes qu'elle a commis.

- Chacun peut à tout moment recommencer, voire recommencer plusieurs fois parce qu'on ne peut pas passer d'un coup de l'échec total à la réussite. Il faut avoir le droit à l'échec multiple. Pour cela il faut que la réinsertion, l'accueil de ces personnes, nous engage tous pour les accepter à la sortie, dans leur possibilité de réinsertion. Il n'y a jamais d'impasse pour personne, mais encore faut-il les aider à sortir de l'impasse.

➤ **Stéphane CZYBA**, proviseur au lycée Xavier Mallet au Teil.

Ma démarche est celle d'une construction. J'ai été amené en tant que proviseur, d'abord à l'étranger, à la nécessité d'une rencontre avec un outil performant de prévention. Nous ne sommes plus en prison mais à l'école. Il y a des processus complètement différents.

L'acte éducatif est par définition une démarche préventive. Je vais vous parler de prévention et de rien d'autre. Ma rencontre personnelle avec cette nécessité d'outil s'est passée au lycée français de Lima au Pérou, pays producteur de drogue en général, cocaïne en particulier. Il y était tout à fait culturel chez tout le monde, y compris les élèves de toutes nationalités -nous avions 35 % de Français- de consommer de la cocaïne à des prix très bas.

J'ai eu à construire une alternative à tout cela. J'ai ensuite essayé de labelliser, de généraliser tout ce système aux autres établissements que j'ai dirigés depuis. Le lycée Xavier Mallet est le troisième depuis cette époque. Le socle commun, c'est les programmes d'enseignement. Ce n'est pas mon propos,

les professeurs font cela très bien. En tant que proviseur et pour ce qui est de la vie scolaire, je m'occupe davantage de l'accompagnement éducatif.

Dissocions les deux pour des besoins de compréhension. Je ne vais pas vous parler de la façon d'enseigner les maths pour tenir les jeunes à l'abri de la drogue, bien sûr. Ce programme est destiné à tenter d'éradiquer à la fois la violence, de régler les problèmes de santé et aussi l'échec scolaire en général.

S'agissant de la violence, elle se décompose dans l'Education Nationale avec une gradation, une évolution sous forme d'incivilités. Cela peut être simplement des remarques insolentes. On est aussi confronté à des intrusions par des éléments étrangers, lesquelles peuvent dégénérer sur des situations dramatiques. Je vous fais un catalogue rapide, je n'ai pas le temps de développer mais ce sont des choses qui vous parlent.

Prendre la parole, prendre une décision, c'est prendre des risques. Craindre l'échec avant d'agir, c'est la meilleure manière de ne pas réussir. Nous nous sommes lancés là-dedans. J'y crois parce que j'ai vu que cela fonctionnait dans d'autres établissements.

Il y a deux mots clefs en ce qui concerne la politique du lycée que je dirige : réactivité et proximité. D'où la nécessité d'être dans une cité intégrée dans un quartier dans tous les sens du mot intégré, et la cité au sens presque grec du mot.

En réponse à la violence, il y a d'abord l'ouverture nécessaire locale, avec la possibilité de faire rentrer un certain nombre d'éléments autrement que par les intrusions et les effractions. Puis l'ouverture beaucoup plus large, régionale, européenne et internationale. L'établissement Xavier Mallet est impliqué dans beaucoup de projets européens, de choses qui vont dans ce sens, qui permettent le rayonnement.

La médiatisation est aussi une forme très importante de valorisation de la réussite. Vous avez sous les yeux les activités périscolaires, sportives, culturelles, artistiques. Cela fait partie de l'accompagnement éducatif.

Le lycée Xavier Mallet est innovant, nous apportons des réponses en sport par exemple. En 2007, nous avons eu le plaisir d'être double Champions de France de hand-ball chez les jeunes de moins de dix-huit ans. Ce n'est pas rien. Quand je dis qu'il faut médiatiser tout cela, cela met du baume au cœur et permet aussi de trouver des alternatives aux conduites à risque, de respecter son corps, de respecter l'autre également puisque c'est un sport collectif.

Puis nous avons des activités culturelles et artistiques. Je ne reviendrai pas sur la nécessité de l'implication artistique dans une communauté scolaire.

➤ **Marc FONTANIE et Emmanuelle FRIDERICI** : leur action porte sur la lutte contre l'illettrisme avec des recherches d'actions en compétence sociale.

« Pour les personnes dont l'environnement familial et social est moins porteur, le besoin de comprendre ne passe pas par les chemins de la culture légitime mais par des chemins plus populaires. Cette quête buissonnière, improvisée et spontanée, s'accompagne d'une non-hiérarchie dans l'acquisition des savoirs. »

- **E. FRIDERICI** : Je vais vous parler de l'étude que nous avons menée au Centre Ressources. Nous avons rencontré une quarantaine de personnes en

Drôme et en Ardèche, censées être en difficulté avec les savoirs de base, donc en situation d'illettrisme. Nous avons eu beaucoup de surprises à travers toutes ces rencontres, notamment une qui concerne l'accès et surtout l'intérêt porté à la culture.

Nous avons rencontré deux catégories de personnes :

1- Une catégorie de personnes pour qui l'étayage a été suffisant, notamment l'environnement familial passé ou actuel. Pour ces personnes il n'y a pas trop de soucis pour accéder à la formation. La culture est vécue comme quelque chose de tout à fait légitime, ainsi que l'acquisition de connaissances. C'est une culture plutôt classique.

2- Des personnes pour qui l'étayage est ou a été plus défaillant. L'accès à la connaissance passe par des chemins qu'on a appelés buissonniers, c'est-à-dire que toutes les rencontres vont être susceptibles d'apporter des connaissances, de répondre à des questions de fond sur qui suis-je, où vais-je, etc.

- **M. FONTANIE** : Mon travail au Centre Ressources est un travail d'analyse des parcours, et plus particulièrement des parcours ordinaires. C'est essayer de dégager des modèles, une compréhension des phénomènes qui sont actifs pour ensuite pouvoir guider les acteurs sociaux dans leur pratique. Ce sont des acteurs sociaux au sens le plus large possible, que ce soient des professionnels de l'intervention sociale ou des personnes qui ont décidé, par leur engagement militant ou associatif, de jouer un rôle dans le parcours des autres.

A travers les témoignages de ce matin, nous avons eu beaucoup d'éléments qui relèvent du registre émotionnel. Vous excuserez la froideur de mon propos. La théorisation, c'est aussi s'attacher à des concepts et quitter un peu le champ émotionnel.

On a beaucoup parlé de moteur et autres. En s'appuyant sur les travaux d'un universitaire, nous avons substitué ce mot de moteur par « compétence sociale ». Il y a les compétences sociales qui sont toutes les aptitudes sociales que l'on peut mettre en œuvre, et aussi ce qu'on a voulu signifier autour de la notion de compétence sociale au singulier, cette appétence que nous avons, vous et moi, à rentrer dans la société et à en devenir un membre acteur.

Ce qui se dégage de beaucoup d'études, que ce soit de parcours, d'études théoriques ou du travail mené avec les travailleurs sociaux, c'est que le moteur de cette insertion c'est bien souvent le sentiment d'une réciprocité, d'un équilibre nécessaire entre mes contributions, ce que je fais en tant qu'individu acteur pour participer au fonctionnement de la société et ce que la société, l'environnement, font pour contribuer à ma réussite sociale. Je prends réussite sociale dans le sens qui a été évoqué ce matin lors d'une intervention : se lever, aller travailler tous les jours. C'est effectivement une performance sociale au sens le plus immédiat du terme.

On voit qu'il existe une corrélation forte entre cette compétence sociale et la capacité qu'on a à développer des processus d'apprentissage, que ce soit du point de vue cognitif mais aussi et surtout de l'ordre de la motivation.

La première notion que je souhaite retenir, c'est cette idée de sentiment de réciprocité, c'est-à-dire je contribue à mon insertion sociale et des gens contribuent à cette même insertion. Nous avons bien entendu cette idée de rencontre dans les témoignages de ce matin. Après, nous n'avons pas tous la chance de faire des rencontres. La question que l'on peut se poser c'est : est-ce

que le travailleur social, l'intervention sociale ce n'est pas créer des situations de ces rencontres, voire être les acteurs de ces rencontres ?

Pour ce faire, une condition est nécessaire, cela se dégage des différentes études : que l'on soit reconnu par l'autre comme quelqu'un de légitime dans son environnement. Encourager quelqu'un, vouloir lui apporter de l'aide, c'est bien, mais il faut en premier lieu qu'il reconnaisse que cette aide que je lui apporte est légitime, c'est-à-dire qu'il m'intègre dans ce que l'on appelle dans cette approche théorique la sphère de réciprocité.

Nous avons tous construit et développé notre compétence sociale au départ sur une sphère de réciprocité intime, une sphère que nous avons construite entre nous et nos éducateurs. Nous avons entendu, dans les témoignages de ce matin, combien cette réciprocité intime manquait quand elle ne s'était pas construite, et combien il était nécessaire d'aller la reconstruire avec d'autres.

Nous nous sommes construits sur cette réciprocité intime, et petit à petit en s'appuyant sur elle nous pouvons élargir les cercles pour jouer un jeu social. Si l'on regarde le parcours d'un individu, il dépasse assez rapidement la réciprocité qu'il a construite au niveau familial pour la proposer au niveau social, jusqu'à l'engagement associatif ou politique. Il devient un acteur au sens élargi de la société.

La question qui se pose après au niveau des interventions et du travail social est de savoir si nous sommes des acteurs de cette réciprocité. Est-ce que nous nous positionnons comme acteurs de cette réciprocité ? Est-ce que nous allons sortir par exemple -ce sera peut-être un peu provocateur mais cela peut toujours faire l'objet de débats- d'une posture qui serait de dire que les bénéficiaires que j'accompagne ne font pas les choses pour moi, ils les font pour eux-mêmes ? Alors que l'on sait très bien que reconnaître à un moment donné, être fier du travail que nous faisons nous rend aussi fiers de ce travail.

La question autour de laquelle il faut aussi discuter, c'est comment on entre dans cette sphère. Si l'on pose comme condition d'une possible reconstruction le fait de recréer, avec par exemple des acteurs sociaux mais pas seulement, un cercle de réciprocité intime, il est du devoir du travailleur social de travailler ensuite à l'élargissement de ce cercle. Comme tout individu, en tant qu'enfant on a travaillé et réussi pour se retrouver dans le regard de nos parents -même si tous en tant que parents il nous arrive de nous en défendre. Il a ensuite été nécessaire d'élargir ce cercle et en sortir pour devenir adulte.

Dire qu'on construit quelque chose qui est une expérience qui se construit d'abord dans l'intérêt individuel et après on la donne à voir à l'extérieur, c'est de la même logique. C'est aussi un point sur lequel nous devons avoir une réflexion : quand bien même on accepterait d'entrer dans la construction de ces cercles-là, qu'est-ce que l'on met en place ensuite comme travail pour aller au-delà de la seule réciprocité intime ?

Pour lancer un peu plus le débat, cela commence d'abord et avant tout par une reconnaissance de la personne qu'on a en face de soi comme un être entier et légitime, avec sa culture propre.

Echange avec la salle :

Question : *en rapport avec les trois derniers intervenants, mais qui est une interrogation plus générale.*

Le point commun des trois aspects, mais je ne fais pas d'identité entre les éléments, c'est : la prison, l'établissement, le centre social. Ce sont trois lieux dans lesquels s'établit un nombre de relations qui permettent à la personne d'exister.

Ces personnes vont ensuite sortir de ces lieux. Cette rupture est-elle suffisamment nourrie par les relations précédentes pour pouvoir dire que la personne est désormais totalement libre et responsable et pourra se conduire en fonction de cette liberté et de cette responsabilité ? Comment prenez-vous en compte les situations de rupture qui vont venir par la suite ?

C. BECHERAS :

Le taux de récidive en France est de 64 %, tous délits confondus. C'est immense. C'est 4,5 % dans les affaires criminelles, et 64 % sur le total. Cela veut dire que cette sortie est un échec dans beaucoup de cas.

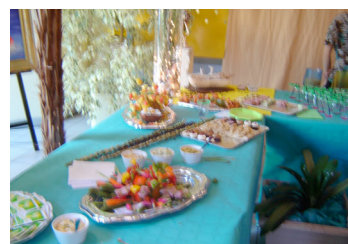
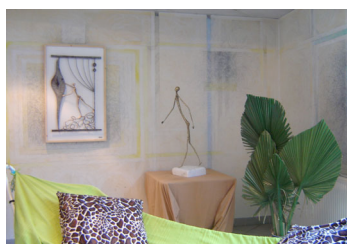
S'il n'y a pas un vrai travail de fond sur ce que doit être le temps d'incarcération, le temps de la sanction et de la peine, c'est difficile. En plus, l'incarcération c'est quand on a épuisé toutes les autres formes de peines et de sanctions, alors qu'aujourd'hui dans notre système français, l'incarcération est toujours la première peine et les autres sont dites des peines alternatives. On a inversé ce qui est dit dans le Code Pénal, à cause de notre imaginaire collectif.

Si l'on ne fait pas un travail de fond et un débat entre nous sur ce que doit être la sanction et la peine, on va continuer à avoir 65 ou 70 % de récidive. On pourra augmenter les peines, les durcir, on pourra faire des peines planchers, faire ce qu'on voudra, mais on ne trouvera pas de solution. Ce faisant, on continuera à pénaliser les victimes, parce que c'est elles qui sont les victimes des 75 % de récidive.

Il faut donc reprendre ce travail de fond pour faire de la prison, ce temps de sanction et de peine, un temps de travail avec la personne. Cela signifie qu'il faut déjà des conditions d'incarcération différentes, des accompagnateurs différents. Il faut que le service médical, en particulier psychiatrique, soit plus reconnu et ait plus de place dans l'ensemble des établissements pénitentiaires, ce qui n'est pas le cas. En particulier, dans les maisons d'arrêt c'est une catastrophe.

Nous avons un vrai travail de fond à mener, mais pour que cela puisse se faire à l'intérieur d'un établissement, il faut que l'ensemble de la société en soit d'accord. Aujourd'hui, ce n'est pas le cas.

Pause repas : buffet sur le thème des îles réalisé par un groupe de bénéficiaires du RMI salariés pour l'organisation du colloque. L'animation du groupe a été réalisé par deux assistantes sociales de l'UT Sud Est.



CREATION D'UN RESEAU SUR LE TERRITOIRE SUD-EST : FAVORISER LES PARTENARIATS, ACQUERIR UNE CULTURE DE LA SOLIDARITE

- **Françoise ZORODDU**, responsable formation de l'Ecole des Parents des Enfants et des Educateurs de la Drôme,
- **Marion PARA**, Présidente de l'Ecole des Parents et des Educateurs de l'Ardèche.

- **F. Zoroddu** : je suis formatrice et l'une des fondatrices de cette école. Nous avons eu la chance d'être trois Drômoises à suivre une formation professionnelle avec les Réseaux d'Echange Réciproque de Savoirs d'Evry et de Tours. Nous y sommes allées deux fois par trimestre. Nous avons croisé la directrice de la Fédération Nationale des Ecoles des Parents qui fêtait les 50 ans de l'Ecole Nationale des Parents. Nous avons pris rendez-vous avec la Fédération pour être accueillis dans cette Ecole des Parents et des Educateurs. Ils nous ont accueillis à bras ouverts en nous disant que nous allions en créer une puisqu'il n'y en avait pas dans la Drôme. Nous travaillons beaucoup avec d'autres réseaux, principalement le Réseau d'Echange Réciproque de Savoirs.

Je voudrais citer quelques autres partenaires puisque pour moi un réseau c'est multiforme. Nous travaillons beaucoup avec des centres sociaux, notamment ceux du Teil qui nous ont accueillis à bras ouverts dès le début, des CCAS, des communautés de communes, des familles rurales, des réseaux relais d'assistantes maternelles avec lesquels nous avons travaillé notamment sur la toute petite enfance. Dernièrement, nous avons travaillé avec une communauté de communes qui nous a sollicités pour travailler à l'autre bout de la chaîne, c'est-à-dire avec les personnes âgées. Nous animons des ateliers avec ces associations-là.

- **M. PARA** : Je suis Présidente de l'Ecole des Parents et des Educateurs de l'Ardèche. C'est dans le cadre du bénévolat ; je ne suis pas salariée de l'association. Nous n'avons pas de salariés, uniquement des vacataires. Nous nous inscrivons en Ardèche dans ce réseau des EPE, de la Fédération nationale et de l'Union régionale depuis 2001.

Je voudrais vous proposer de considérer tout ce qui a trait aux réseaux informels qui portent nos associations et les actions, quelles qu'elles soient, dans les structures. Surtout, je vais parler de notre association. Ces liens se sont créés de façon complètement informelle et nous ont permis de construire un projet collectif. Pour nous ce sont les EPE, mais il existe d'autres structures qui se sont créées de la même façon. Chaque adhérent, qu'il soit sympathisant ou citoyen, est la base de la consolidation du réseau d'action sociale, quelles que soient les institutions qui s'y attachent.

Comment avons-nous créé l'association ? Cela n'a pas été basé sur l'inscription dans un autre réseau. Cela a été la rencontre de trois professionnels du champ social et de l'éducation populaire, ici sur le secteur de l'Ardèche du Sud, sachant que l'EPE Ardèche ne couvre pas le Nord pour le moment.

Nous nous sommes retrouvés avec des constats et des interrogations autour de tout ce qui concernait la parentalité, la stigmatisation des familles, leur solitude, et ces lieux qui devaient exister pour accueillir des personnes qui ont envie de parler de leurs enfants, de leurs adolescents, de la vie de famille, sans que ce soit nécessairement avec une connotation médicale, sociale ou

thérapeutique. Voilà ce qui a motivé nos trois professionnels pour créer une association.

Je voudrais raconter l'histoire d'un membre du CA qui s'est impliqué, et qui a impulsé un lien informel dans un cadre dans lequel on se retrouve tous et dans lequel on prend rarement le temps de s'impliquer. C'est l'histoire de Catherine au supermarché, qui rencontre une maman complètement démunie avec son petit garçon qui joue avec un ballon de basket dans le rayon vaisselle.

Je vais vous lire rapidement deux passages :

« Quand elle entend le chahut, Catherine s'approche. Elle entend : « arrête, pose ce ballon, je vais devenir folle si tu ne m'écoutes pas. Tu vas tout casser, je n'ai pas d'argent pour payer. » Au coin du rayon vaisselle, Catherine est arrêtée par la situation dramatique se jouant entre un garçon de trois ou quatre ans, totalement sourd aux injonctions de l'adulte, et une mère au bord de la crise incontrôlée. Elle observe la scène, comme nous le ferions tous, puis elle s'implique. Elle ressent comme une demande d'approbation et de soutien dans le regard de la maman. Elle continue de se rapprocher et échange quelques mots avec le petit garçon qui, ô miracle, l'écoute. » « Elle lui propose d'aller jouer au ballon de basket sur le parking, disant que ce sera beaucoup plus amusant et moins dangereux. La maman est stupéfaite d'avoir un enfant si obéissant et coopérant. »

Catherine a fait son bon travail de membre du Bureau. Elle a informé la maman sur nos ateliers d'échanges entre parents les samedis matins au centre social. Cela s'est passé il y a deux ou trois mois. Il se trouve que samedi dernier, je n'y étais pas mais les personnes qui ont organisé la matinée ont vu arriver une maman qui avait rencontré une personne de l'EPE qui l'avait aidée à accompagner son petit garçon avec son ballon de basket.

Cela me permet de citer le Docteur Laurent PIANI qui précise, dans un de ses nombreux articles, que les familles ne sont pas les seules éducatrices de leurs enfants. S'il y a des familles qui faillissent, c'est en général parce qu'il y a des forces supérieures à elles qui se sont imposées, et qui parfois ruinent les capacités de contrôle des parents. C'est très vrai dans notre société actuelle où l'on a une relation à l'espace, au temps et à l'autre qui est bien sous l'emblème de l'efficacité, la rapidité et l'individualité.

Dans nos actions nous proposons de prendre le temps, de créer des lieux simples de rencontres où les gens peuvent venir sans avoir nécessairement contacté un thérapeute, pour partager leurs inquiétudes et leurs difficultés, mais aussi leurs fous rires. Nous avons constaté que les familles sont très souvent isolées, notamment lorsqu'un premier enfant apparaît.

Notre but est de faire en sorte que les personnes reconnaissent leurs compétences, les mutualisent à travers leur expérience et trouvent des solutions. A partir de là, se créent des liens de solidarité tout à fait informels.

➤ **Sandrine BEN LAHOUSINE** : créatrice du réseau Ardèche Bien-Etre

Je suis à l'initiative de l'association ABE qui a été créée en novembre 2004. Mars 2007 est la date de sortie de notre guide. Je voudrais d'abord vous parler du chemin vers la mise en réseau, le parcours qui m'a amenée à cette initiative. C'est d'abord un déclic : une maladie, la spasmophilie. Ensuite, cela a été la rencontre

avec l'autre qui m'a permis de prendre conscience de beaucoup de choses pour moi-même et de la relation aux autres.

Qu'est-ce qui m'a amenée à initier Ardèche Bien-Etre ? J'avais envie de faciliter les rencontres comme celles que j'avais faites, qui m'ont permis de dépasser ma maladie, d'être en présence à moi-même et aux autres. Le chemin vers la mise en réseau a été de dire que je voulais donner à chacun la possibilité d'entrer en relation avec des personnes qui vont lui permettre de se dépasser - c'était le thème de ce matin-, de se construire ou se reconstruire suivant là où il en est dans sa vie.

- M.C. BAUDIN : Président d'ABE

Nous œuvrons pour que tout le monde puisse participer, les amateurs et les professionnels. Les amateurs sont des personnes qui sont en cours de réflexion pour passer de leur pratique à une pratique professionnelle. Puis des professionnels parce qu'ils ont été se former, ont fait beaucoup de démarches personnelles. C'est pour que vous, habitants de l'Ardèche, puissiez bénéficier de toutes ces pratiques.

Je pense qu'il est plus intéressant de laisser Sandrine expliquer la démarche et la méthodologie qu'elle a mise en place.

- S. BEN LAHOSSINE : Ce que j'ai appelé les clefs de la mise en réseau, c'est mobiliser autour de ce projet. Tout un travail a été réalisé par les membres de l'association. Au départ ils étaient 5, nous leur avons fait confiance ; en fin d'année 2006, nous étions 55 adhérents. Je les remercie tous. Certains sont dans la salle aujourd'hui.

Il s'agissait de travailler d'abord sur les points communs, les valeurs. Nous y avons passé beaucoup de temps. L'association, c'est une réunion par mois. Chacun vient apporter sa pierre à l'édifice. Nous sommes en association, nous fonctionnons comme une société coopérative : une personne, une voix. Nous y tenons parce que c'est collectivement que l'on peut construire du collectif.

Ce sont aussi des interventions en groupe qui le permettent. L'association, normalement, c'est le bureau et le conseil d'administration. Dans les faits, c'est chacun qui participe aux décisions, c'est très important pour nous, pour construire ce collectif, et surtout pour que ce soit dans la pérennité.

Pour terminer, je voudrais ajouter que le collectif, cela demande des conditions pour la mise en réseau :

- La culture de la coopération. J'espère que beaucoup d'autres s'engageront à avoir cette dimension de la culture de la coopération parce qu'on est souvent engagé dans des domaines qui sont plus de l'ordre de la compétition, mais ce n'est pas ainsi qu'on va pouvoir aller vers du collectif.

- L'accompagnement des projets collectifs. Nous avons été accompagnés par la Chambre Régionale de l'Economie Sociale et Solidaire. C'est un dispositif, mais ce n'est pas vraiment de l'accompagnement. Aujourd'hui, sur le territoire je ne connais pas de structure qui accompagne les projets collectifs. Il y a beaucoup d'accompagnements de projets individuels. Là encore, c'est un chantier qu'il serait intéressant de mener pour qu'il y ait vraiment de l'accompagnement du projet collectif pour que les initiatives collectives puissent exister et surtout se pérenniser.

- L'évaluation de l'utilité sociale. J'entendais parler du bénévolat dans l'association précédente. C'est important d'évaluer ce qui existe au niveau de l'utilité sociale. On a souvent tendance, même quand on dépose des projets auprès des collectivités, à tout réduire à l'aspect monétaire, il faut que ce soit chiffré, qu'il y ait des statistiques, de la monnaie. Ce serait bien d'avoir une évaluation de l'utilité sociale ; qu'est-ce que cela apporte de simplement toucher quelqu'un, lui dire qu'on est fier de lui ? Cela n'a pas de prix. Pourtant, c'est ce qui permet à la personne de se construire et se reconstruire.

- Enfin, concernant plus spécifiquement le réseau Ardèche Bien-Etre, la reconnaissance de la filière Bien-Etre. Nous pouvons tous le côtoyer personnellement de manière informelle ou par notre entourage qui fait appel à des techniques dont on a parlé tout à l'heure, que ce soit la sophrologie, le shiatsu, la naturopathie. Il faut les reconnaître parce que cela nous sert. L'idée est qu'elles puissent nous faire grandir et nous construire.

Echange avec la salle :

question : Je suis Présidente du centre social du Pouzin et Présidente de la Fédération Ardéchoise des Centres Sociaux.

Sandrine vient de nous dire qu'elle ne connaît pas de structure qui s'intéresse aux projets collectifs. Je regrette, mais il semblerait qu'elle ne connaisse pas les centres sociaux. Les centres sociaux s'intéressent justement aux projets collectifs, bâtissent un projet pour trois ans dans lequel toute la population est intéressée. Le projet du centre social part de la population.

Je précise que la Fédération Ardéchoise des Centres Sociaux est organisée en réseau, il y a seize centres sociaux en Ardèche. Elle appartient au réseau de l'URAS, l'Union Régionale des Centres Sociaux, laquelle est aussi affiliée au réseau national.

Les centres sociaux sont aussi partie prenante dans l'organisation de réseaux.

S. BEN LAHOSSINE : Quand je parle d'accompagnement, c'est l'accompagnement des projets. Evidemment, il y a des projets collectifs, des réseaux, c'est très bien. Mais quand une démarche privée part d'une personne pour monter un projet collectif, il n'existe pas d'accompagnement. Je parle de l'accompagnement tel qu'il existe aujourd'hui pour les porteurs de projets individuels comme dans les sites de proximité. Ce sont des accompagnements qui sont faits pour une personne, pour un projet de création individuelle.

C'est ce que je voulais dire en parlant d'accompagnement collectif. Je me suis peut-être mal fait comprendre.

question : Il y a quelques réactions qui disent que pour avancer il faut entrer dans les réseaux. Je me demande si, finalement, le réseau n'est pas excluant à un moment. N'est-il pas trop enfermant ? Parce que si l'on veut faire quelque chose, il faut à tout prix entrer dans le réseau. Finalement, le réseau ne porte-t-il pas son mal ? Le réseau ne doit pas être une finalité. Comment fait-on pour s'en passer ? Peut-on s'en passer ? A quoi cela sert ?

- **M.C. BAUDIN :** J'ai envie de répondre que le réseau c'est un outil, pas une finalité. C'est peut-être un passage dans notre vie qui fait qu'on a besoin de

l'autre, de son soutien, de ses compétences, de sa réflexion. Cela peut faire gagner du temps, de l'argent et de l'énergie. Mais ce n'est pas une fin en soi. Après, c'est à chacun, individuellement, s'il en éprouve le besoin, de s'associer à d'autres. Cela s'appellera un réseau. S'il veut y aller tout seul dans son coin, bonne chance.

- F. ZORODDU : S'il y a quelque chose qu'on n'ose pas faire, c'est aller au-devant des autres, quelle que soit la raison, oser se dépasser et interpeller qui que ce soit, où que ce soit, informel ou formel. On est quand même plus fait pour l'individualisme que pour l'approche de l'autre, au risque d'être ridicule, rejeté, au risque de vivre tout simplement. Et là, on trouve des partenaires réels et concrets, qui nous aident ou qui nous servent de tremplin pour aller plus loin.

A.C. CAMPESE : Je pense qu'on a effectivement peut-être un peu trop tendance à s'enfermer dans certains réseaux. Notre propos d'aujourd'hui était bien une ouverture vers et non pas le contraire.

C'est bien cette notion d'aller vers les autres, cette notion de mouvements et de lignes de dynamique. Quand on est dans un sujet monoforme, il y a beaucoup de difficultés pour que les gens viennent. Il faut aussi qu'on puisse aller chercher, susciter l'envie. Donc il y a peut-être aussi à ouvrir au niveau des thèmes, des choses sans doute à construire pour intéresser aussi les autres.

question : Il y a aussi une question à propos de ces réseaux qui sont payants. Je suis Présidente d'une association d'aide aux artistes d'Ardèche, Drôme, Vaucluse et Gard, pour éviter les producteurs qui nous prennent 40 % de notre travail quand même, il faut le signaler. Nous avons monté cette association d'artistes et nous avons démarché certains réseaux en Ardèche, en Drôme, en Vaucluse et en Gard. On nous a répondu à chaque fois qu'il n'y avait pas de problème, qu'on nous mettait dans le catalogue mais que cela coûtera tant.

Les réseaux, cela peut être très bien, mais quand je vois par exemple : « culture et média, pour une économie sociale et solidaire », la culture, ce n'est pas une économie. Quand vous entrez dans un réseau d'artistes, l'argent n'est pas notre force, d'ailleurs c'est bien notre problème. On donne ce qu'on peut donner pour voir pétiller quelque chose dans les yeux des autres. C'est pour cela qu'on essaie de se libérer de nos producteurs, donc ce n'est pas pour entrer dans un réseau qui va de nouveau nous demander d'adhérer, de payer.

On ne s'en sort pas, finalement. Pour pouvoir travailler, il faut aller travailler avec des producteurs qui se servent sur notre métier, ou alors travailler pour des réseaux. Sinon, on ne travaille pas, c'est simple. Cela fait un an et demi que je me bats en Ardèche. J'ai pratiquement laissé tomber l'Ardèche pour travailler beaucoup dans le Vaucluse, parce qu'il y a moins de réseaux payants.

Est-ce parce que l'Ardèche est un peu plus éparpillée ? Je ne sais pas, mais c'est un peu le souci de l'Ardèche. Il faut payer pour entrer dans un réseau. Expliquez-moi la solidarité. Il y a un petit truc que je ne comprends pas bien.

Pendant longtemps j'ai essayé de faire partie d'un réseau et je n'ai jamais réussi. C'était un lieu dans lequel je ne me sentais pas à l'aise au niveau de la liberté et au niveau du plaisir de faire partie de ce réseau. On était mu par un même projet commun, et ensuite la façon dont se passaient les relations et la communication ne me convenait pas du tout.

Aujourd'hui, je fais partie d'un réseau assez important, le Réseau de la Communication non Violente, qui est national, francophone et international. Et là, je m'accroche. Pourquoi ? Parce que pour moi c'est un lieu d'expérience du collectif. Comment passer de l'individuel au collectif ?

Je voulais simplement témoigner de cette expérience parce que pour moi aujourd'hui le réseau c'est un lieu de croissance, à condition qu'on regarde comment il fonctionne, comment les relations fonctionnent à l'intérieur. J'aime quand vous parlez de réseau informel aussi, parce qu'il n'y a pas besoin forcément d'avoir une structure juridique ou autre.

S. BEN LAHOUSINE : Je voudrais répondre à la personne intervenue précédemment sur les réseaux payants. C'est aussi parce qu'il existe une réalité économique. Dans économie sociale et solidaire, il y a économie.

L'initiative que j'ai eue, pour Ardèche Bien-Etre, c'était bien d'ancrer des choses sur le plan économique aussi, parce que c'est une réalité. Pour faire un guide, un site Internet, organiser des réunions à l'extérieur où l'on participe à la vie locale, aller sur des salons comme on est allé dernièrement sur Epilogue qui est une foire biologique ou d'autres manifestations, on doit payer. Qui va payer si personne ne paie ?

C'est une question qui se pose aujourd'hui. C'est une crise encore au niveau du réseau. Nous avons passé la crise de la communication, nous sommes en train de passer la crise du développement économique. C'est une vraie question que vous posez. Nous n'avons pas forcément la réponse mais, aujourd'hui, si l'on veut être dans l'économie sociale et solidaire, il ne faut pas perdre de vue l'économie.

Pour moi, dire le social pour le social, cela n'a pas de sens parce ce n'est pas ancré dans la réalité. La réalité, c'est aussi le point de vue économique. Vous disiez tout à l'heure les difficultés que vous rencontrez au niveau de la culture, parce que ce n'est pas ancré. Il faut une partie qui soit ancrée dans la réalité. C'est mon point de vue.

Aujourd'hui, je m'apprête à quitter l'Ardèche parce que je dois me défaire du réseau que j'ai initié ; personnellement, j'en suis arrivée à vivre du RMI pendant quelque temps, j'ai tellement donné que je ne peux plus.

Il y a donc bien cette réalité économique. Ce que vous renvoyez en même temps c'est qu'on ne peut pas faire sans, ce n'est pas possible.

➤ **Edwige BACHER**, bénévole de l'association le Secours Populaire.

Le Secours Populaire travaille aussi en réseau, peut-être plutôt en partenariat avec de nombreuses structures, que ce soient les services du Département, les associations locales ou nationales.

Aujourd'hui, je voudrais parler plus particulièrement des vacances des familles, de la culture aussi. La culture dans le sens où depuis cinq ans nous accompagnons des familles sur des moments culturels, au théâtre, au cinéma. Nous faisons des sorties au Festival d'Avignon, à la Biennale de la Danse.

En plus de cet accompagnement, depuis deux ans nous avons mis en place une troupe de théâtre avec des personnes bénéficiaires du RMI, de l'API, de l'AAH, l'Allocation Adulte Handicapé, des demandeurs d'asile. Ils présenteront mi-novembre une deuxième pièce.

La première année de fonctionnement, cela a été quelque chose de très fort avec de très grosses interrogations pour nous. Nous avons inclus huit personnes dans cette troupe qui était animée par des bénévoles de l'amicale laïque de Chomérac. Nous nous sommes posé beaucoup de questions tout au long de l'année au niveau de l'assiduité, du comportement des personnes, de la confiance qu'elles pouvaient avoir en elles aussi parce qu'il n'est pas évident, quand on a des difficultés, de se présenter devant d'autres personnes.

Nous sommes passés par des hauts et des bas pour pouvoir présenter le 6 janvier 2006 une pièce par le Drôle de Théâtre à Privas. Cela a été un moment très fort pour tous les bénévoles et surtout pour tous ceux qui ont participé. Il y a eu des témoignages des acteurs. Par exemple, une personne disait : « *je pense qu'il faudrait que je me perfectionne.* » parce qu'elle avait été relativement absente pendant les séances. Cela veut dire aussi que par notre démarche, par l'accompagnement que nous proposons individuellement, une relation s'instaure entre le bénévole et une famille sur une ou deux années suivant la demande de la famille ; des choses se passent.

Il existe ce réseau-là entre un bénévole et une famille mais aussi le réseau que nous mettons en place en tant que Secours Populaire avec des structures pour leur permettre d'avancer au plus proche des plus démunis.

Je peux parler des vacances familiales. Depuis 1994, nous nous mobilisons en Ardèche pour faire partir des familles en vacances, parents et enfants. Nous nous préoccupons du montage financier des dossiers, et les familles participent toutes financièrement à leurs vacances. Cela prend environ six mois. A partir du mois de janvier nous commençons à les mobiliser autour d'un projet. Tout au long de ces six mois nous travaillons avec elles sur les vacances, la santé en vacances, la nutrition en vacances.

Sur tous les comptes rendus que nous avons en retour, sur environ 150 familles nous avons eu deux échecs. C'est toujours cuisant, mais nous avons eu 148 succès, c'était formidable. Les travailleurs sociaux font remonter des témoignages disant que cela permet aux personnes de se reconstruire, d'avoir des projets.

Nous avons des projets : partir en vacances, faire ceci à Noël. Quand on a des minima sociaux, on ne voit pas forcément plus loin que le bout du mois parce qu'on n'a pas d'argent pour aller au-delà. C'est important aussi de permettre de rêver, de faire valoir des droits pour les personnes. C'est important aussi pour ces personnes de pouvoir faire des projets à court et moyen terme.

➤ **Christiane CROZIER** fondatrice de l'association Jeunesse Sportive Berg Helvie couvrant un territoire d'une vingtaine de communes.

Je suis un peu gênée, après tous ces montages de réseaux à partir de choses qui me paraissent un peu difficiles, parce que nous sommes partis du sport, le football. C'est un sport populaire qui nous a permis de monter cette association plus facilement.

Pour pallier les difficultés rencontrées par des clubs de seniors ruraux, puisque c'étaient des petits clubs : Berzème, Lavilledieu, Saint-Jean, Alba, Balbignière, Villeneuve-de-Berg, et pour former des équipes de jeunes, ceux-ci ont eu l'idée de créer en 1994 un regroupement de communes pour que les enfants puissent découvrir le football dans les meilleures conditions.

Il est intercommunal et son pôle d'activité se trouve être démultiplié sur quatre communes : Villeneuve-de-Berg, Lavilledieu, Saint-Jean-le-Centenier et Alba-la-Romaine. On peut insister sur la spécificité du club qui réside déjà dans son implantation géographique. Cela part de Saint-Jean Lavilledieu, Vogué et cela passe par Saint-Thomé, Alba-la-Romaine. Nous couvrons entre dix-huit et vingt communes soit deux cantons.

Cette année, les 238 jeunes licenciés proviennent des communes situées sur ces deux cantons-là. Ces communes ayant des stades d'entraînement, nous bénéficions de ces structures pour faire jouer les jeunes. Cela a permis de préserver cette implantation large. Cela donne au club une dimension territoriale peu commune. Les éducateurs sportifs et dirigeants sont aussi originaires de différentes communes. Cette amplitude territoriale nourrit cette volonté du club de s'ouvrir vers l'extérieur et vers d'autres partenaires. Son souhait était d'intégrer une dynamique partenariale et relationnelle basée sur la communication et le dialogue.

Durant quatre années le club a fonctionné avec les éducateurs sportifs bénévoles. Les souhaits des différents dirigeants se sont affinés, et rapidement des objectifs précis se sont dégagés concernant le fonctionnement du club sur des valeurs reconnues : la solidarité, la tolérance et le dynamisme, le plaisir de pratiquer ensemble un sport favori, mieux se connaître et connaître l'autre en pratiquant un sport collectif, préserver la convivialité et les rencontres intergénérationnelles, c'est-à-dire parents, enfants et souvent grands-parents.

En 1998, le club a décidé de franchir un pas important et indispensable face à son développement propre et au développement de la discipline. L'activité bénévole ne suffisait plus pour assurer ce projet à caractère sportif, éducatif, culturel et citoyen. Un encadrement technique est donc approché. Ses missions, au-delà des objectifs déjà cités, devaient aussi s'orienter sur la formation des jeunes en développant leurs qualités footballistiques, la formation d'éducateurs sportifs bénévoles, la mise en cohérence et en valeur du caractère socialisant de l'action menée par le club.

C'est beaucoup d'années, beaucoup de travail, beaucoup d'implications de nombreux bénévoles et d'un salarié qui effectuent un superbe travail, qui regroupent des jeunes issus de vingt communes.

➤ **Christian CHASSERIAUD**, directeur de l'ITS Pierre Bourdieu à Pau, l'Institut de Travail Social, membre du Conseil Supérieur du Travail Social et Président d'un groupe.

Cette idée de solidarité active, la question des partenariats, la question de la culture de la solidarité, c'est quelque chose qui se passe aujourd'hui, qui existe, nous en avons la preuve dans les témoignages qui ont été donnés ici, dont il faut se saisir pleinement de la signification.

Dans ce rapport, qui fait le tour de la question et que vous pouvez vous procurer au ministère des Affaires Sociales, nous disons que le monde a changé à travers la mondialisation mais aussi à travers les visages de la pauvreté. Ce sont des visages nouveaux autour des problèmes d'une pauvreté qui est de disqualification sociale. Les travailleurs pauvres aujourd'hui sont nombreux, en dehors des personnes qui n'ont pas d'emploi. Ce sont les grandes questions autour de l'immigration, tout ce qui est aujourd'hui les nouveaux visages de cette pauvreté du XXI^e siècle. Les enfants pauvres renvoient au rapport de Martin HIRSCH sur cette question.

Le monde a changé, avec une mondialisation entraînant beaucoup de richesses mais aussi beaucoup de pauvreté.

Le travail social, les travailleurs sociaux, les intervenants sociaux doivent pouvoir inverser leur rapport à la pauvreté, aux populations pauvres. Il faut sortir le plus possible des logiques de guichet, d'assistance, de prestation unique autour de services sociaux, pour mettre en place des accompagnements sociaux basés sur des pratiques d'alliance au niveau des personnes les plus démunies. C'est donc tout ce que l'on peut réfléchir autour du développement de ces pratiques d'alliance. Aujourd'hui, quand on parle de partenariat il est important de réfléchir sur le partenariat avec les personnes les plus défavorisées. On parlait de partenariat entre les réseaux. Mais c'est avec les personnes les plus défavorisées. Un rapport de l'IGAS, l'Inspection Générale de l'Action Sociale, vient de sortir. Il dit qu'aujourd'hui l'association des publics qui reste à faire dans le travail est très timide. Il y a très peu d'associations de personnes en difficulté par rapport aux politiques sociales et à leur développement.

Il existe beaucoup de freins dans la participation des personnes défavorisées. Surtout, il faut essayer d'évoluer en matière de méthode de travail concernant les interventions sociales. Il s'agit beaucoup plus d'aller vers des personnes au lieu d'attendre qu'elles viennent vers nous.

Tout cela renvoie à ces pratiques à retourner, avec une participation des personnes en situation de pauvreté. Elle suppose quand même des choix politiques de travail par les Conseils Généraux, les CCAS, l'Etat également, et en même temps d'organisation différente du travail, des services sociaux, de l'action sociale. C'est une grande question qui va au-delà de la simple apparence d'un changement immédiat de pratique.

Des partenariats dans des actions de solidarité active en coproduction avec des actions avec les personnes les plus pauvres. Cela veut dire qu'il y a là une façon de réfléchir le partenariat comme des personnes qui travaillent dans une relation qui leur procure des avantages qui sont communs, mais surtout dans une relation qui leur permet de faire ensemble des choses qu'ils ne pourraient pas accomplir seuls. Il faut avoir cette vision du partenariat : on fait ensemble des choses qu'on ne ferait pas si on restait seul.

➤ **Bernard PUEYO**, Ecole de Santé Sociale Sud-Est Lyon, directeur adjoint du département Educateurs de Jeunes Enfants chargé de la formation continue et des études actions.

Je vais vous donner une ouverture sur deux actions que nous avons menées depuis trois ans : une action sur le Sud-Ouest lyonnais et une action sur la vallée du Gier, à la demande du Plan Local d'Insertion par l'Emploi. C'était une entrée emploi alors qu'à l'origine je travaille plutôt avec une entrée petite enfance.

La question qui nous était posée, c'est là que vous allez voir pourquoi c'est en lien avec le partenariat, est la suivante : comment peut-on agir sur les modes de garde petite enfance qui ne sont pas toujours adaptés aux besoins des femmes qui sont au chômage longue durée ?

Dans la vallée du Gier, les femmes qui sont en chômage longue durée ont peu de qualifications. On leur offre des emplois qui sont soit tôt le matin, soit tard le soir, soit sur des horaires coupés, deux ou trois fois dans la journée. Souvent, les crèches et haltes-garderies ne savent pas répondre immédiatement à ce type de besoin.

Ces femmes sont donc renvoyées à leur situation de chômage puisque chaque fois qu'elles élaborent un projet d'emploi nouveau, elles ne peuvent pas le concrétiser parce qu'elles ne trouvent pas de mode de garde. Bien sûr, on peut jouer sur les solidarités familiales, mais le point ultime de la problématique c'est quand ce sont des femmes seules qui n'ont pas établi de réseau de sociabilité autour d'elles.

Pour nous, le premier constat était de travailler à la fois avec les structures petite enfance, interroger leur pratique, mais aussi avec des accompagnateurs à l'emploi, des assistantes sociales, toutes les personnes qui devaient se mettre en réseau pour œuvrer autour de la réussite de ces projets.

Le premier élément dont on s'aperçoit c'est que sur un certain nombre de problématiques sociales, on ne peut pas en vouloir en premier lieu aux travailleurs sociaux. C'est une discussion très actuelle. Quand nous avons essayé, nous-mêmes qui n'étions pas spécialistes, d'aller voir ce qu'étaient ces chiffres du chômage, qui étaient ces femmes en demande d'emploi, nous nous sommes aperçus que les chiffres du chômage sont des chiffres éminemment masculins et non pas féminins. En effet, ils vont décrire principalement des demandes d'emploi en CDI à temps complet, or beaucoup de femmes qui sont sur du chômage longue durée, donc qui ont des formations très brèves, voire pas de formation, sont prêtes à demander du travail en intérim, en CDD.

Donc ces chiffres de demandes d'emploi ne correspondent pas aux grands chiffres officiels qu'on nous livre tout le temps. Quand les travailleurs sociaux veulent regarder sur leur territoire quel est le nombre de demandeurs d'emploi, ils n'ont pas une image qui correspond à la réalité.

Deuxièmement, ces femmes-là, souvent, ne viennent pas vers les institutions. Parfois affolées par la difficulté à trouver des emplois, par des offres d'emploi qui se dégradent et deviennent de plus en plus complexes, finalement elles vont choisir pour partie de ne pas aller taper à la porte des institutions. De plus, on est encore sur une espèce d'intériorisation des rôles féminins et masculins qui fait que beaucoup se disent que si elles n'ont pas d'emploi, elles n'auront pas de droit à la garde sur une structure collective.

L'ensemble de ces phénomènes nous dit déjà qu'il est difficile de percevoir la réalité et que nous n'avons pas des outils qui nous permettent d'en faciliter la perception.

Le deuxième élément que nous avons mis en évidence c'est que finalement ces différentes catégories d'acteurs sur le terrain ne se connaissent pas, pour plusieurs raisons. Les accompagnateurs à l'emploi, par exemple, ont déjà tellement de mal à remettre ou à réélaborer le chemin à l'emploi pour quelqu'un qui n'a pas d'enfant en bas âge que, quand ils tombent sur un enfant en bas âge, souvent ils laissent tomber. Les structures petite enfance sont tellement débordées de demandes d'accueil pour des parents qui sont dits ici biactifs que si en plus il faut faire de la dentelle, elles vont laisser tomber.

Donc l'accumulation d'éléments fait que chaque professionnel est aussi pris dans ses propres contingences et dans ses propres lourdeurs. Du coup, il aura du mal à faire le pas de côté pour aller voir ce qui se passe ailleurs.

Notre travail principal a consisté en deux actions :

- Faire se rencontrer les différentes catégories d'acteurs sur le terrain.

- Mettre en place un guide du premier accueil qui décrit, quand vous êtes accompagnateur à l'emploi par exemple, comment vous pouvez accueillir la personne pour lui parler de ce premier emploi, mais également lui signaler que sur le territoire il existe la possibilité de rencontrer des assistantes sociales, une crèche. Et c'est la même chose à chaque endroit sur lequel pourra être la personne.

Echange avec la salle :

question : Christian CHASSERIAUD, j'ai aimé votre expression de logique de guichet. Qu'est-ce qui serait possible à la place de cette logique de guichet, quand des personnes au RMI ne touchent plus leur allocation, ne touchent plus le RMI, qu'on les fait passer au guichet plusieurs fois, il faut y aller chaque fois, avoir un moyen de transport ? Quand elles se trouvent en face d'une personne, cela va, mais quand c'est deux ou trois fois, cela fait trois versions : elles doivent prouver ceci comme cela, fournir telle pièce. Après avoir vu trois ou quatre personnes, il y a trois fois plus de contraintes. Qu'est-ce qu'il y a à la place des logiques de guichet ?

- C. CHASSERIAUD :

Je vous fais une réponse concrète : cela se saurait s'il y avait quelque chose.

Il existe un véritable problème de schéma départemental d'action sociale. Je ne dis pas d'aide sociale, ni de dispositif. On peut multiplier les dispositifs. Aujourd'hui, dans le pays on a des politiques sociales qui sont capables d'éradiquer une partie de la pauvreté et de la précarité, sauf qu'on ne sait pas les faire fonctionner de façon intelligente, à travers les schémas globaux qui permettent une mise en cohérence des actions d'associations mais aussi de l'action publique.

Il faut retrouver les voies de l'action sociale, et pas simplement du dispositif qui va être enfermant. Tout à l'heure, on parlait de réseaux enfermant ; les dispositifs d'insertion sont enfermant.

Il faut y faire attention, Il faut trouver des alternatives à une seule logique de guichet. On est obligé de répondre individuellement aux personnes en souffrance, à des situations qui sont dramatiques. On ne peut pas ne pas répondre individuellement. Mais on ne peut pas en rester à une réponse individuelle qui, de guichet en guichet, va faire en sorte que le travail social, les travailleurs sociaux, les Conseils Généraux et les élus politiques, deviennent des gestionnaires de la pauvreté et des pauvres. On ne peut plus continuer ainsi !

En France, on n'a pas la culture d'associer les publics les plus démunis à la construction des politiques publiques locales et à la coaction. Mais si on savait le faire, on aurait là une piste de solution de développement. Je ne dis pas la solution contre les inégalités, elles existent d'ailleurs, etc., mais on aurait une piste de solution.

Tout cela m'amène à rebondir sur ce que vous dites, pour bien souligner l'importance qu'il y a aujourd'hui à réfléchir à la manière dont on relie l'action sociale, le travail social, l'action des associations qui sont dans l'insertion, avec le développement social, le développement économique, le développement des territoires. La question aujourd'hui, et c'est l'Observatoire National de Lutte contre

l'Exclusion qui nous le dit, c'est qu'on rentre dans la pauvreté mais on a ensuite les pires difficultés à en sortir.

Quand on est descendu dans des situations très difficiles, l'ascenseur social marche très mal dans l'autre sens. Cela veut dire qu'il faut inventer des solutions alternatives parce qu'on ne retournera pas vers l'emploi CDI facilement, même s'il y a des embellies d'emploi.

Cela pose la question du devenir aujourd'hui des populations les plus démunies dans les territoires dans lesquels elles habitent, quelle est leur place d'acteur dans ce territoire et quelle est leur place au niveau du développement économique et social de ce territoire. Il faut s'emparer globalement de ces questions, et l'on va retrouver ce que vous dites : nous sommes porteurs de propositions avec lesquelles il faut travailler.

question : Je suis très heureux que l'on entre dans cette partie du débat parce que je crois que la journée d'aujourd'hui tourne autour de ce sujet. C'est exactement ce dont nous voulions parler. Vous abordez le problème essentiel. Actuellement, dans l'action sociale on a donné la parole à beaucoup de catégories de personnes à travers des représentations, sauf une catégorie : les personnes sans emploi bénéficiaires du RMI, parce que dans notre organisation ces personnes n'ont pas de représentation directe. Peut-être cela vient-il du fait qu'elles ne doivent pas s'installer, ce ne doit être qu'un passage, mais la réalité est que ce n'est pas qu'un passage. Nous avons besoin de réfléchir à des représentations pour construire des solutions. Il me semble que le travail social doit s'ouvrir à autre chose. On parle de réalité économique, mais on doit aussi parler de réalité culturelle. C'est pour cela que le rôle des associations est très important. Aujourd'hui, on ne doit pas s'empêcher de construire des actions et de les évaluer. On ne les taille pas dans le marbre, il faut se donner le temps de l'innovation sociale. C'est quelque chose qui nous a un peu dépassés, mais nous devons rattraper parce que c'est à ce prix-là que l'on pourra envisager des solutions. Je ne les ai pas, mais c'est prétentieux de dire qu'elles nous appartiennent. Je crois qu'elles appartiennent à chaque individu.

- C. CHASSERIAUD :

Comment on ouvre cette question ? Je pense qu'il faut organiser la résistance sociale, dans le bon sens du terme. Aujourd'hui, le travail social est remis en cause, y compris dans son existence même, travailleurs sociaux, action sociale, action des associations, etc. On est quand même dans une idéologie forte qui apparaît, qu'on voit transparaître à travers des grands projets de loi sur les bons pauvres et les mauvais pauvres, les gagnants, les méritants, etc. On est bien sûr un lien social que l'on veut organiser autour de tous ceux qui vont gagner, de tous ceux qui sont en train de le mériter.

Mais une société n'est pas faite que de personnes qui gagnent, ce n'est pas possible. Elle est faite aussi de ceux qui ont des fragilités dans la vie, qui ont des problèmes, des handicaps. C'est cette fragilité des personnes, dans une société qui est de plus en plus complexe, qui amène l'apparition de vulnérabilités. On a parlé des femmes seules avec enfants, on pourrait parler de beaucoup d'autres personnes. C'est pour cela que la résistance est à organiser du point de vue social.

On ne peut pas entrer uniquement dans un discours qui serait relativement simpliste, celui qui gagne c'est parce qu'il a réussi à gagner, il a voulu gagner, il

s'est levé tôt le matin et couché tôt le soir. Il faut y faire très attention parce que c'est en train de saper cette solidarité dont on parlait tout à l'heure.

Comment faire ? C'est bien de réaliser des actions sur le terrain, de faire des expérimentations sociales, de l'innovation sociale. Cela me paraît être un des moyens, surtout si elles sont soutenues par les collectivités locales, et si derrière il y a un engagement politique des collectivités locales. Je crois que c'est ainsi qu'on arrivera à faire avancer une partie de ces questions sociales.

question : je suis assistante sociale. J'accompagne des personnes qui sont dans le dispositif RMI, c'est mon principal travail.

C'est vrai qu'à l'heure actuelle les gens qu'on reçoit sont orientés sur différents guichets. C'est très compliqué pour eux parce qu'ils doivent s'adresser là pour le logement, là pour le RMI, etc. Je suis peut-être de la vieille génération, mais quand je reçois des personnes j'essaie toujours de leur expliquer pourquoi toute cette organisation est mise en place, qu'elle n'est pas toujours satisfaisante mais que nous essayons quand même de rester toujours présent et de témoigner de ce qui peut se passer ou pas.

Le partenariat, c'est très important, je rejoins beaucoup M. CHASSERIAUD. Ce n'est pas aussi simple que cela. Nous avons beaucoup de personnes à suivre, à recevoir. Pour tout ce temps de partenariat il faut aussi nous laisser le temps, là je m'adresse aux élus, parce que travailler en partenariat c'est aussi prendre du temps pour aller vers les associations, travailler avec les autres, s'ouvrir aux autres. Finalement, il y a une culture commune pour avancer.

Je voudrais aussi dire que je suis absolument contre le terme de RMIste. Ce sont des personnes qui, à un moment donné, ont eu des difficultés comme on peut tous en avoir ici ou ailleurs. Je trouve que c'est un peu trop réducteur d'assimiler des personnes à des RMIstes.

- B. PUEYO :

Je pense qu'il y a trois enjeux qui sont concomitants. Je suis d'accord sur le fait qu'il faut rester dans un esprit de révolte pour ne pas accepter un certain nombre d'arraisonnements dans les avancées. Là, je parle moins du travail social central qui est le corps de la profession d'assistante sociale, que de ce que je connais mieux, la petite enfance, qui n'est pas à l'origine purement du travail social, en tout cas ne se considère pas purement comme du travail social.

On s'aperçoit qu'il y a quand même un grand travail à faire dans le changement de regard sur les besoins de la population. Ce changement a commencé à avoir lieu, il y a eu des changements réglementaires sept ans auparavant, qui ont permis par exemple que les structures petite enfance ne soient plus ouvertes aux biactifs.

Il faut aussi accompagner ces changements. Pour certains salariés de l'accompagnement, on ne peut pas passer de certaines conceptions théoriques à d'autres trop rapidement. Par exemple, il y a une dizaine d'années on pensait que si un enfant était déposé à la crèche du jour au lendemain à six mois, ce serait traumatique et dramatique pour lui. La crèche répondait non à des femmes qui, par exemple, partaient en stage du jour au lendemain -parce que les réponses sont données de manière très immédiate. Elle disait qu'elle ne pouvait pas prendre l'enfant parce qu'il n'avait pas fait trois semaines d'adaptation. C'était complètement ridicule.

Aujourd'hui, on sait mieux que ces conceptions-là datent un peu, et qu'un enfant a une certaine plasticité qui fait qu'il peut d'autant mieux vivre la séparation si sa mère vivra bien la reprise de travail.

Il y a donc un accompagnement des équipes à faire pour changer les pratiques professionnelles.

Nous assistons à des paradoxes, notamment dans la petite enfance, à des à-coups auxquels nous sommes tout le temps livrés. Sur plusieurs types de politiques, des niveaux de décision s'entrecroisent tout le temps. Sur la petite enfance, la tutelle de la politique petite enfance c'est les communes, mais le payeur c'est la CAF, et l'autorité de tutelle c'est le Département. Cela entre en conflit perpétuellement. Par exemple, actuellement, après avoir demandé aux structures de s'ouvrir à des parents qui sont chômeurs, on est en train de retirer une partie des financements via la Caisse Nationale des Allocations Familiales. La nouvelle doctrine de la CAF est de dire qu'il faut faire de la quantité. Tous les soutiens à l'accompagnement des équipes sur le changement ont été retirés, il n'y a plus de financement. Nous sommes dans des complexités assez sérieuses.

J'ai un autre témoignage pour avoir travaillé dans un autre Département où notre collectivité territoriale nous imposait d'avoir des usagers avec nous pour réfléchir aux projets lorsqu'on réunissait un comité de pilotage pour une création ou autre. Ils nous gênaient, les usagers, je tiens à vous le dire. Ils nous dérangent dans ce que nous pensions être bien pour eux. Mais cela nous a appris une discipline.

Nous avions à créer des centres de santé pour les jeunes. On nous avait mis un jeune de 17 ans avec nous, qui n'était pas d'accord avec ce que nous avions prévu pour eux. Un jour, je lui ai dit : « *tu n'es pas très représentatif de tous les jeunes.* » Il m'a répondu : « *n'empêche que je suis dans une peau de gamin de 17 ans et vous non.* » Il avait raison. Il nous a imposé plein d'adaptations dans le projet, et cela nous a interpellés sans arrêt.

Lorsque nous avons fait des groupes de travail pour l'aide sociale à l'enfance, nous avons eu des parents. Cela nous a dérangés de parler de notre travail devant eux, mais cela nous a imposé sans arrêt une discipline, et c'était très intéressant.

CONCLUSION :

- A.Claire CAMPESE :

Les échanges du jour ont été riches. Riches en émotions pour certains, riches en vécus. C'était très intéressant. Nous n'étions pas dans le savoir mais dans le savoir être. C'est ce qui nous importe, ce qui fait que dans l'action sociale nous sommes debout tous les jours pour tous, pour nous tous aussi, nous ne sommes pas dans le social pour rien non plus. C'est important aussi de le dire ; on se nourrit aussi soi-même.

Nous avons rencontré ce matin des personnes qui ont effectivement surmonté des épreuves. Il n'en reste pas moins que d'autres ne les ont pas surmontées et qu'elles sont sur le bord du chemin. Nous avons entendu des personnes qui ont parlé de passeurs, de rencontres, bonnes ou mauvaises. Je pense que notre rôle aussi est peut-être de susciter ces rencontres-là, de permettre aux personnes de saisir une main qui se tend. Ce sont les grandes et les petites réussites. Les petites réussites sont pour nous tout aussi importantes

que les grandes. Tous ne réussissent pas, nous vivons tous, c'est bien là l'essentiel.

Dans une deuxième grande partie on a ébauché le travail social et toute sa complexité. Nous sommes avec une réalité qui a apporté certes des moyens à l'action sociale pour aider tous les publics en difficulté, mais qui a également complexifié le paysage du travail social. Nous sommes avec des dispositifs législatifs réglementaires qui se sont construits de haut en bas. Notre démarche aujourd'hui se veut horizontale avec vous tous. Elle ne peut pas se faire sans vous. Le social, ce n'est pas uniquement l'affaire du social, me semble-t-il, c'est l'affaire de tous, de tous les citoyens et de toutes les institutions.

Nous allons mettre en place à partir du mois de septembre toute cette grande démarche. Nous vous demandons à tous, si vous le souhaitez, d'être auprès de nous pour que nous puissions poursuivre cette aventure qui est une prise de risque, je l'ai dit ce matin. Nous voulons bien prendre ce risque, parce que sans risque nous n'avancerons pas. Or pour nous, il est important d'avancer avec ce qu'est le paysage dans lequel nous avançons.

SYNTHESE de Robert CHAPUIS :

Je voudrais également préciser que, si j'ai été élu Député de l'Ardèche en 1981, 1986 et 1988, et que par ailleurs j'ai été membre du Gouvernement en tant que Secrétaire d'Etat à l'Enseignement Technique auprès de Lionel JOSPIN de 1988 à 1991, ce n'est pas tellement à ce titre que je suis ici. C'est parce qu'en 1998 j'ai été élu au Conseil Général et je suis devenu vice-Président chargé de l'action sociale. Dans ce cadre j'ai souhaité, avec bien sûr l'ensemble du Conseil Général, que les Unités Territoriales puissent être réellement les cellules de base de l'action sociale dans le Département.

Ce qui a été commencé en 1998 a permis de développer des champs d'initiatives dont on voit un exemple aujourd'hui. Cette première territorialisation a permis d'avoir une autre démarche territoriale qui était la jonction avec les diverses politiques, on vient de les évoquer, qui sont menées par le Conseil Général.

Il y a sans doute beaucoup à faire, mais je crois que ces points d'appui ont été très importants.

J'ai présidé la Commission Locale d'Insertion de l'Unité Territoriale pendant un certain nombre d'années, et j'ai pu voir concrètement à la fois le travail réalisé et les problèmes rencontrés à ce moment-là.

C'est plutôt à ce titre que je me trouve ici. Parce que j'ai le sentiment qu'une action s'est développée, qu'elle se trouve aujourd'hui dans des conditions différentes et qu'en même temps des prises de conscience se sont développées. Nous en avons eu le témoignage durant toute cette journée.

Ce qui est assez frappant, c'est une certaine différence que chacun a pu ressentir entre la matinée et l'après-midi. La matinée, nous avions ici des personnes qui parlaient de ce qu'elles ont vécu en tant que personne. Et nous avions cet après-midi des personnes qui parlaient de leurs institutions. C'est toute la question de voir comment l'on peut d'une part éviter la contradiction entre la démarche des personnes et la démarche des institutions, et en même temps savoir qu'il y aura toujours une certaine tension entre les deux.

Nous avons vu à divers moments que cette tension pouvait devenir positive par les initiatives qui sont possibles. Elle pouvait devenir aussi négative par des freins qui étaient mis par les systèmes institutionnels dans les capacités des personnes à prendre en main leur vie.

Je vais reprendre ce qui est apparu au fil de la journée et essayer d'en rendre compte, et pas du tout de tirer une conclusion mais plutôt de voir la nature des interrelations que cela peut poser.

Il me semble que sur cette journée nous avons eu trois étapes :

Se reconstruire ou se construire, avec des points d'appui, dans la solidarité.

1- Se reconstruire

il peut y avoir eu un choc, un événement, c'est souvent un processus. C'est aussi parfois un choc, un événement, un processus, qui a permis de sortir de la difficulté. Il n'y a aucun modèle unique, il n'y a aucun exemple réellement comparable. Ce sont des situations différentes, même si elles peuvent dialoguer entre elles.

Il est très important de voir que dans tous les cas il n'y avait jamais rien de définitif. Ces personnes n'étaient pas, avant même leur naissance, déjà destinées à être ce qu'elles ont pu vivre à un moment donné. On n'a pas parlé d'un destin que l'on subissait. On n'a pas parlé d'un destin contre lequel on ne pouvait rien. Mais on a parlé au contraire de la possibilité de se reprendre en main.

Dans cette démarche, on a vu l'importance de la volonté qui permet à l'individu de surmonter ses difficultés. On a vu aussi que rien ne pouvait se faire s'il ne recevait pas une certaine confiance. C'est aussi la confiance que l'on peut vous témoigner, la confiance qui se trouve chez les autres, qui peut permettre à quelqu'un de trouver les ressources de sa propre volonté.

C'est donc bien une relation. On a évoqué le terme de médiation à un moment donné. C'est cela, il s'agit d'établir cette relation entre la capacité de se reprendre en main et la confiance que les autres peuvent vous témoigner dans cette démarche.

Pour repartir, il faut compter bien sûr sur ses propres forces, il faut se retrouver, parfois tout simplement se trouver. Mais pour cela, il y a besoin d'une certaine distance. Il ne faut pas s'enfermer en soi-même, sinon très vite ces situations d'enfermement se traduisent en termes psychotiques. Donc pour éviter cet enfermement, il faut prendre un peu de distance vis-à-vis de soi.

Pour certains c'est le rôle de l'écriture, pour d'autres c'est le rôle de l'art, pour d'autres le rôle d'une réflexion, y compris la découverte de spiritualité. Cette capacité implique que l'on ait une démarche, que l'on ne regarde pas simplement derrière soi mais devant et que l'on soit capable de positiver. C'est de cette façon qu'on va au-delà de la règle. Il y a eu un peu de débat ce matin sur le terme, mais on a bien vu que la haine c'est souvent un point de départ et précisément un risque d'enfermement. C'est le ghetto dans lequel on se trouve, mais c'est en même temps l'enfermement en soi-même. Il faut donc trouver les leviers qui permettent de s'en sortir.

2- C'est là que vient la nécessité d'avoir un point d'appui. C'est le deuxième élément qui apparaissait sur le construire, même se reconstruire. Pour cela il faut des points d'appui qui permettent de se mobiliser.

On a vu des points d'appui très divers. C'est le rêve, l'image de l'Ardèche pour PAPILLON, cela lui a servi de point d'appui. C'est la musique, le sport ou encore l'écriture.

Il faut que l'on soit capable de trouver peut-être aussi et, du même coup, de proposer des points d'appui qui facilitent des rencontres en même temps. A chaque fois dans ce point d'appui il y a la découverte de soi-même mais aussi le rapport à d'autres qui s'établit.

Cela peut se faire aussi dans des programmes de prévention, des programmes de lutte contre l'illettrisme. A cette occasion, se mettent en place ces points d'appui qui vont être utilisés par des personnes, sans parfois d'ailleurs qu'on s'en rende compte. C'est le dialogue qui, par la suite, permettra de voir que finalement tel ou tel moment auquel on n'a pas forcément fait attention a été un levier de prise de conscience considérable. C'est pourquoi il faut faire la plus grande attention aux moments de rencontres avec les autres et aux moments de fournitures, en quelque sorte, de ces points d'appui.

C'est parfois un moment précis, c'est parfois dans un lieu précis. Mais c'est souvent bien sûr dans une évolution. Pour cela, il a été souvent mis en évidence qu'il fallait du temps.

Ce matin, Charles BECHERAS évoquait telle personne qui a eu besoin de deux ans pour commencer à sortir d'elle-même et à positiver pour des démarches d'avenir.

Le bilan qu'on peut tirer à ce niveau-là n'est pas facile dans la mesure où l'on demande parfois aux travailleurs sociaux des chiffres de fin d'année sur la façon dont tel ou tel dispositif a pu fonctionner. Or il y a une distance considérable entre ce qui peut être le chiffre lié au dispositif et ce qui est le vécu de la personne qui était dans ce dispositif. Cela demande du temps parce que c'est une évolution, la rencontre implique peut-être d'autres rencontres, il faut créer les conditions de ce qui a été appelé par quelqu'un une réciprocité.

En effet, pour que quelqu'un se constitue comme personne il faut qu'il ait en face de lui également une personne. Il est certain que cette personne elle-même s'enrichira d'ailleurs de ce rapport avec l'autre.

C'est donc dans le respect de la démarche personnelle que l'on pourra trouver une issue, d'où ce qu'on appelle l'accompagnement des personnes. Aujourd'hui, c'est devenu un thème assez large, l'accompagnement social, l'accompagnement des personnes. Mais, comme il a été dit par quelqu'un -c'était la remarque vis-à-vis de la récidive-, l'accompagnement des personnes implique qu'il y ait aussi un véritable accompagnement social, c'est-à-dire un accompagnement de la société. C'est dans la mesure où il y a une évolution sociale, on a parlé de dynamique collective, que cet accompagnement personnel peut trouver un sens.

3- On débouche alors nécessairement sur le fait que pour se reconstruire il faut certes des points d'appui, mais cela implique la solidarité, c'est-à-dire un système de relations.

Nous avons parlé tout à l'heure de la relation, de médiation. Il faut que tout cela puisse se mettre effectivement en système, en ce sens qu'on a besoin de donner un caractère durable, plus fixe à cette relation qui s'établit.

C'est l'intérêt du territoire. La notion de territoire est venue comme étant une chance apportée pour établir un réseau de relations et, d'autre part, parce que le

territoire est quelque chose qui dure, il a un passé, un présent, un avenir, c'est donner aux relations une assise beaucoup plus forte.

Cela permet aussi peut-être, selon la notion du territoire que l'on peut avoir, de faire en sorte que chacune des organisations, des associations, des formes diverses qui peuvent se faire jour, ne constitue à elle seule son propre territoire en mettant tout un système de défense en place pour solidifier le château fort qu'on a constitué avec telles institutions, telles organisations, telles associations.

Nous aurions là un système féodal que nous avons connu en Ardèche ; maintenant, il ne reste plus que des ruines. Mais nous avons à travers cela un risque, constamment. Il faut que les uns et les autres puissent se mettre en question par leurs relations qui peuvent s'établir avec d'autres. C'est vrai au niveau des personnes, au niveau collectif.

Quelqu'un disait : *« on ne se guérit pas uniquement avec soi-même, on ne se guérit qu'avec les autres. »* Pour cela, il y a besoin de savoir coopérer. Cette coopération est au bénéfice des uns et des autres. Etre sous le regard des autres oblige à changer, à évoluer, et ce regard lui-même va aussi changer. Donc il y a bien réciprocité.

Mais il faut aussi un accompagnement collectif, une forme d'organisation sociale. Ici se pose le problème de la nature des réponses qui peuvent être apportées.

Nous avons vu d'ailleurs que dans ces réponses qui s'appuient sur des actions de solidarité, on a des formes d'initiatives très diverses. On a évoqué le théâtre, la création d'entreprise qui implique qu'on ne soit pas tout seul. C'est d'autre part des vacances. C'est un ensemble d'éléments qui, à un moment donné, donne une forme concrète à la réponse solidaire qui peut être apportée.

Il était important de noter, puisqu'on a évoqué la notion de réseau, que ce qui doit caractériser ce réseau c'est son ouverture. C'est comme un réseau sanguin ; s'il n'y a que le réseau et que le sang ne circule pas à l'intérieur, il n'y a plus de vie. Donc il faut que ce réseau fonctionne lui-même et qu'il fonctionne en ouverture sur les autres.

On a trouvé, à travers des notions d'économie sociale et solidaire, à travers les notions de réseaux tels qu'ils ont pu être évoqués, ce constat que les formes de solidarité peuvent être diverses mais qu'elles doivent pouvoir se rencontrer.

Et c'est là que l'action post colloque de l'unité territoriale peut trouver un sens qui est de voir comment l'on peut résoudre une équation difficile. On dit beaucoup aujourd'hui qu'on ne peut pas donner de dimension au local si on ne pense pas global et réciproquement. Or ce qui est important, c'est de prendre en compte la globalité de la personne. C'est cette personne qui est globale. Elle ne se détaille pas selon les dispositifs institutionnels qui ont été mis en place pour elle. Du même coup, il faut que les réponses collectives à cette globalité sachent s'ancrer sur un terrain qui peut permettre la solidarité. C'est là que le collectif peut être local, territorial.

C'est donc une personne globale et des réponses qui peuvent s'appuyer sur des solidarités territoriales. Voilà la démarche qui est suggérée par l'évolution même de la journée telle qu'elle a été mise en évidence. Cela implique sur le terrain des partenariats, lesquels impliquent des bénévoles qui sont la matière première des associations, des professionnels du privé, du public, également des professionnels des institutions qui ont des responsabilités institutionnelles dans

des hiérarchies. Mais vous avez dit aussi attention, il faut savoir établir un partenariat avec ces personnes qui sont directement concernées.

Là, on est dans un équilibre à trouver entre le fait qu'il faut pouvoir rendre ces personnes acteurs de leur propre devenir et en même temps se garder peut-être de les institutionnaliser. En plus, nous sommes dans un pays tellement centralisé que quand on dit cela, fatalement il faut qu'il y ait le représentant local, départemental, régional, national, pas encore européen mais cela va venir, pour l'ensemble de ceux qui sont les bénéficiaires.

Or je crois qu'il faut se méfier à ce niveau. On institutionnalise ce qui, dans une certaine mesure, doit être défini comme soit transitoire, soit en marge de forme d'organisation sociale plus traditionnelle. Donc il est très important de penser que c'est bien sur le territoire que cette prise de parole et cette participation doivent avoir lieu. Là, on règle un certain nombre d'initiatives, mais il y a probablement aussi à réfléchir à votre niveau, dans le cadre de l'Unité Territoriale, dans les diverses formes d'actions développées sur tous les champs qui étaient évoqués tout à l'heure, sur la façon dont les bénéficiaires peuvent être acteurs de leur propre développement, de leur propre avenir, des solutions qui peuvent être apportées.

Cela correspond bien à la démarche qui a été à l'origine même de cette journée, qui est de dire que, certes, il y a des personnes en difficultés, soit parce qu'elles sont en difficultés matérielles et il y a la réponse du RMI, soit parce qu'elles sont en difficultés familiales, psychologiques, et il y a les diverses réponses qui peuvent être apportées dans ce cadre, mais ces personnes ne doivent pas être caractérisées par leur difficulté mais par le fait que ce sont des citoyens.

Finalement, l'action sociale ne se situe pas simplement comme étant une autre forme de l'action médicale pour donner réparation à ce qui n'irait pas, mais comme étant bien une action de citoyenneté qui s'adresse à des citoyens et qui essaie de les rendre plus citoyens, qui implique du même coup que tous les citoyens les intègrent dans leur vision et leur capacité à faire en sorte que la cité puisse être bâtie.

Il faut éviter l'enfermement, la stigmatisation de ceux qui sont en difficulté. La démarche qui est la vôtre, de les considérer avant tout comme des citoyens et de donner à votre démarche cet horizon de la citoyenneté, est très importante.

Nous avons entendu, à l'occasion des témoignages de ce matin, que la phrase de MONTAIGNE était très significative : « *il n'y a de richesse que l'homme.* » C'est bien sûr facile, parfois, on a quand même besoin d'éléments matériels pour donner ces points d'appui, mais il est bon de voir quelle est la finalité, l'outil, le moyen. Vous avez assez bien établi les conditions qui permettent de mieux avancer dans l'avenir pour aboutir à des réussites individuelles et des réussites collectives -le pluriel est très important.

Je pense qu'au fond ces réussites individuelles et collectives seront le meilleur critère de la réussite du travail social.

Fin de la séance à 16h50